



Par Dominique Devisse

ÉDITORIAL

Lors de l'engagement au sein de la communauté Mission de France, la personne qui s'engage trempe ses mains dans l'eau avec un ancien qui représente la communauté. C'est le signe que nous nous mouillons ensemble pour la mission. Mais de quelle mission parlons-nous ? Quand nous disons « mission », quelles représentations nous viennent à l'esprit ?

Il a semblé important au comité de rédaction de la *Lettre aux communautés* de réfléchir, à frais nouveaux, sur ce qu'est la mission dans notre expérience, dans ces temps que nous vivons, dans ce monde qui se complexifie. Encouragés par le pape François qui, dès son investiture, a lancé l'appel à aller rejoindre les périphéries, nous serons sans doute d'accord pour dire que la mission, telle que nous la concevons, est d'abord et avant tout « ad extra ». Du dedans vers le dehors à partir de ce qui nous est le plus intime.

En réfléchissant à cette question, nous voudrions transmettre quelques-unes des convictions qui habitent la CMDF à propos de la mission. Les paroles et les témoignages qui illustrent ce numéro sont divers. Ils soulignent le fait que c'est à chacun d'incarner là où il vit, là où il est envoyé, un visage particulier de l'Évangile. Les contributions à ce numéro de la LAC sont toutes empreintes de l'expérience de chacun. Parler de la mission, c'est inviter chacun à entrer dans une manière unique de comprendre, pour aujourd'hui, l'envoi en mission qui résonne depuis plus de 2 000 ans dans les évangiles.

Ce numéro s'ouvre sur trois témoignages : Serge Bacqué nous offre une variation guyanaise sur la rencontre de

Jésus avec la femme samaritaine. Jean-Pierre témoigne d'un dialogue, en terre chinoise, entre des étudiants africains et des étudiants chinois à propos de leurs croyances respectives. Enfin, Guillaume Roudier évoque les enjeux, les défis et les risques de fracture dans la mission avec et pour le continent numérique.

Nous écoutons ensuite neuf jeunes qui disent ce que représente aujourd'hui la mission pour eux.

Puis Dominique Fontaine nous invite à revisiter l'exigence missionnaire de Madeleine Delbrêl. Elle se situe au-delà de l'habituel clivage entre « être levain dans la pâte » ou oser une parole explicite. Elle nous envoie vers ceux auxquels nous appartenons parce que nous sommes habités de la Parole de Dieu.

Suivent une série de témoignages :

- Celui de l'équipe de Lannion qui réfléchit à ce curieux nom de « Mission de France ». Dès sa fondation, l'équipe a eu l'occasion de vivre un dialogue fructueux autour des représentations de chacun à l'évocation du nom de notre communauté.
- Celui de Catherine Thiery. Après 50 ans de présence dans la vallée de la Nièvre, membre de l'équipe de la Somme, elle fait relecture de son parcours et elle nous partage les fruits de cet enfouissement dans la pâte humaine.
- « Servir la paix et la fraternité à la manière du Christ... » C'est une partie de la mission qu'a reçue récemment l'équipe de Drancy à laquelle appartiennent Antoine et Catherine Longevialle. Ils expriment comment, en couple et en famille, ils reçoivent, comprennent et cherchent à incarner cette mission.
- Bertrand de Villeneuve nous dit comment le soutien à l'humanité blessée est au cœur de son engagement, que c'en est le fil directeur.
- En entreprise aujourd'hui il est beaucoup question de « chargés de mission ». Nous avons demandé à Goulven Inial de nous parler de l'acceptation du mot mission dans l'entreprise à partir de son expérience.

Ce que « l'obéissance au réel » nous donne à voir de la mission et savoir interpréter, à partir de là, l'intelligence

de la foi qui s'en dégage pour aujourd'hui, c'est à cet exercice que nous invite Jean-Christophe Houot. Se saisir de soi-même pour accueillir l'autre comme Jésus nous l'a donné à voir et à vivre, c'est peut-être là un fil conducteur pour la mission.

Dépasser la dualité - parler ou se taire - à propos de notre foi, être marcheur, vivre un compagnonnage en relations qui nous engage tout entier, tel est le cheminement qu'Yves Petiton nous partage.

Enfin avec Pierre Chamard-Bois, nous revisitons le moment décisif où l'annonce de l'Évangile passe du monde juif au monde gréco-romain. Nous réentendrons à frais nouveaux l'Évangile proclamé à toutes les nations.

Et c'est tout naturellement le pape François dans son texte « La joie de l'Évangile » qui entre en résonance avec ce numéro sur la mission.

Nous espérons que ce numéro trouvera écho en chacun de nous et dans les équipes et qu'il ouvrira la porte au dialogue et à l'expression de notre expérience et de nos propres convictions.

Bonne lecture à tous.

PROCHAINS THÈMES :

N° 290 DANS NOTRE ASSIETTE, QUEL LIEN À L'AUTRE ?

N° 291 TROUVER DES MOTS POUR DIRE



LA MISSION À LA SOURCE

Par Serge Baqué

Serge Baqué habite à Saint-Laurent du Maroni, en Guyane. Prêtre de la Mission de France, il travaille comme psychologue au service de la Protection de l'enfance. Il est confronté à trois types de populations différentes : créole, bushinenguée et amérindienne. Cette dernière est la plus exposée par la destruction de son environnement naturel et vit un véritable génocide social et culturel.

■ VARIATIONS GUYANAISES SUR LA RENCONTRE DE JÉSUS AVEC LA FEMME SAMARITAINE (*JEAN 4, 3-26*)

« Donne-moi à boire ! ». Ce Dieu qui nous drague. « Donne-moi à boire ! » Au puits de Jacob, c'est Jésus qui prend l'initiative de la rencontre. Adolescent, pour aborder une fille, je lui demandais : « T'as pas du feu ? ». C'est une technique de drague vieille comme le monde ! « T'as pas du feu ? T'as pas à boire ? » Dieu nous « drague », Dieu nous « cherche » ! Le désir, c'est le tigre dans le moteur de la rencontre et c'est le tigre dans le moteur de la mission. En termes plus théologiques, Saint Jean dit : « Dieu a tant aimé le monde qu'il nous a envoyé son fils ».

VENIR EN MENDIANT

Nathan, un gamin de mon quartier de la Charbonnière, chaque soir devant ma porte : « Monsieur Serge, donne-moi un petit de l'eau ! » C'est d'abord de relations dont Nathan a soif. Jésus aussi a soif de relations avec l'homme, soif de relations avec nous. C'est incroyable (et d'ailleurs, nous ne le croyons pas vraiment) mais Jésus vient à nous non pas en maître mais en mendiant, car on peut imposer une religion mais pas une relation. « Donne-moi à boire ! » Il y a avec Jésus un renversement de la position classique du missionnaire : le missionnaire n'est plus en position haute !

« M. Serge, qu'est-ce que tu ferais sans nous ? » m'a dit un jour un gamin à qui j'avais rendu quelques services et de qui j'attendais plutôt : « M. Serge, qu'est-ce qu'on ferait sans toi ! »... Mais il avait vu juste, le petit bougre ! Dans ce quartier de la Charbo à Saint Laurent, je ne suis venu ni en sauveur, ni en conquérant, mais en mendiant ! Et je dois dire que je suis souvent resté sur ma faim et sur ma soif. La première année, je serais même mort de déshydratation sans les enfants qui, assez vite, se sont présentés à ma porte. M'habitait alors cette plainte du prophète Jérémie : « Seigneur, tu as

été pour moi comme une eau trompeuse ». J'ai dû faire face à l'étonnement (teinté de méfiance) de la femme samaritaine : « Comment, toi, un homme et un juif, tu t'adresses à moi, une femme et une Samaritaine ?!!! » ou, autrement dit : « Comment, toi, un métrô, tu viens habiter à la Charbo ? T'es de la police ? » (Pour eux, soit j'étais de la police, soit j'étais un trafiquant !). Et encore aujourd'hui, habitant de ce quartier depuis plus de 6 ans, il me semble que je reste pour beaucoup un étrange étranger.

« J'ai soif » s'écrie Jésus sur la croix. Nous n'avons personne à vaincre ni à convaincre, seulement une soif divine à laquelle nous identifier. La mission de l'Eglise ne sera jamais de conquérir le monde pour y planter le drapeau de la chrétienté (« La mission, c'est pas la légion ! », comme disait notre frère Fouilleul), mais c'est de donner à boire au Christ en allant à la rencontre de nos frères, en ouvrant des chemins de dialogue avec l'étranger, en nous faisant proche des plus petits qu'il affectionne « Car Dieu a tant aimé le monde... » Et le monde pour Dieu, c'est tout le monde !

« La mission n'est pas la tentative de ramener à

l'intérieur de l'Eglise ce qui est à l'extérieur, mais c'est une sortie pour que l'extérieur devienne ce que nous avons de plus intérieur. » (Lu je ne sais plus où et cité de mémoire.)

« L'eau que je te donnerai deviendra en toi source jaillissante pour la vie éternelle » ou la parabole de la source et du puits.

Ce sont les hommes qui sont sacrés, non les vases. Il y a dans ce texte deux logiques symbolisées par deux objets : la source et le puits (avec son accessoire, la cruche). Cette femme samaritaine a un problème dans sa sexualité : elle utilise des hommes-amants comme des puits pour se remplir comme une cruche et bien sûr, elle n'est jamais comblée. Jésus ne fait à la femme aucun reproche (il la félicite même pour sa franchise) mais il met le doigt sur sa souffrance et l'oriente vers une relation source avec un homme-mari. Un début de changement chez cette femme est signifié par ce que dit le texte quelques versets plus loin : « Alors la femme, laissant là sa cruche, retourna au village. » C'est le signe que cette femme, à l'issue de cette rencontre avec Jésus, est devenue plus libre, plus vivante. C'est cela une parole de Vie, c'est une parole qui nous rend plus vivants !

Certains croyants pensent dire une parole de vie chaque fois qu'ils citent un verset biblique mais la parole de Jésus est Vie d'abord parce qu'elle est vive, pas parce qu'elle est pieuse ! Jésus n'évangélise pas en endoctrinant mais en instaurant un dialogue personnel, ajusté, un rien provocant et qui prend en compte la situation personnelle de cette femme (sa difficulté de relations avec les hommes). L'enjeu de ce dialogue en vérité n'est pas d'ordre religieux mais humain. « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance. » La révolution inaugurée par le Christ, c'est un déplacement du sacré : désormais ce qui est sacré, ce sont les hommes et plus les vases. Dans cette logique, c'est d'abord à l'Aide sociale à l'enfance, où j'ai travaillé six ans comme psychologue, que je me suis considéré comme envoyé en mission en Guyane par l'évêque de la CMDF : pour qu'ils aient la vie, ces gosses, et qu'ils l'aient en abondance.

Je veux aussi dire mon profond malaise devant le raz de marée actuel des missions évangélistes, en particulier en pays amérindien. Ces bons apôtres sont en train de réaliser une véritable OPA sur ces peuples vulnérables et en grande souffrance

identitaire. Ce que proposent (imposent ?) les évangélistes, c'est une religion qui vient tout remplir et même occuper l'espace de leurs traditions culturelles dénoncées comme diaboliques. Et ça marche ! Et même du feu de Dieu ! Témoin en pays amérindien d'une telle entreprise d'aliénation, j'ai compris pour la première fois ce que pouvait être la colère des prophètes de l'Ancien Testament confrontés aux cultes idolâtriques et à leur puissance de séduction.

Eveiller des sources chez les Amérindiens serait plus difficile que de les remplir comme des cruches mais ce serait aussi tellement plus juste et... plus évangélique. C'est ce dont j'ai rêvé un temps après avoir pris la décision de ne pas renouveler mon contrat avec l'Aide sociale à l'enfance. Mais après six mois de pérégrinations en pays amérindien, j'ai dû remiser mes pagaies faute d'avoir trouvé un financement pour ce type de présence missionnaire "gratuite", c'est à dire non pas au service de la croissance d'une Eglise, mais de la survie d'un peuple tragiquement menacé par l'orpaillage, le suicide des jeunes, l'alcoolisation, la déculturation rapide et cela, dans une indifférence quasi générale. Par contre, dans le même temps, le diocèse

de Guyane me proposait d'être le curé de Camopi (un village amérindien sur l'Oyapock) ... Pour cela, oui, il y avait de l'argent ...

Face à toutes ces pesanteurs, il serait tentant parfois de se résigner à n'être qu'un prêtre atypique, marginal et confidentiel (c'est à dire un prêtre de la Mission de France ? Je plaisante!). Mais malheur à moi si je me terre et me tais, si je renonce à annoncer la Bonne Nouvelle : le Dieu de Jésus Christ est un dieu source et donc un Dieu qui nous veut tous source et non pas cruche (même une belle cruche, même une cruche pieuse). Et quelle joie lorsqu'au contact de notre moi-source (ou plutôt de notre je-source) l'autre, à son tour, devient source jaillissante ! Oui, la mission, ça doit couler de source, de source à source comme on dit de bouche à oreille !

Alors certains de mes déboires (dé boire ?) forcément m'interrogent : quelle est la qualité de mon eau, eau vive ou marigot ? Et mon je-source est-il suffisamment en communion avec La Source ? Cette phrase de Madeleine Delbrel me revient souvent : « Rien au monde ne vous donnera accès au cœur des autres sinon d'avoir donné au Christ l'accès au vôtre ».

« L'heure vient où les adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité » ou quand Dieu nous dit : « Allez voir là-bas si j'y suis ! »

Où adorer ? Au temple ou sur la montagne ? Tout au long de l'histoire, des croyants se sont affrontés parce que certains disaient qu'il fallait adorer sur la montagne et d'autres dans le temple. Dans la mission, toutes les sensibilités ont leur place mais Jésus donne cependant un critère : nous devons conduire le monde à adorer Dieu « en esprit et en vérité ». Cela signifie qu'il ne s'agit pas d'abord pour nous de conduire les autres dans un lieu matériel mais dans un lieu spirituel car Dieu est Esprit. Le but de la mission, ce n'est pas l'embrigadement dans nos églises, dans nos groupes, dans nos pratiques (ou bien la mission n'est qu'une forme de colonisation et je ne vois là aucune Bonne Nouvelle). Le but n'est pas d'être plus nombreux que les évangélistes ou les bouddhistes. La mission s'enracine dans l'amour et elle doit se dépouiller de toute volonté de puissance. Aux foules qui le suivent, Jésus dit avec sévérité : « Vous me suivez parce que je vous ai donné à manger » mais devant la conversion de Zachée, il rend grâce : « Aujourd'hui, la lumière est entrée

dans cette maison ». C'est cela qui réjouit Jésus, c'est cela qui doit nous réjouir : quand la vie, la lumière, la liberté, la joie entrent dans une maison. Dis-moi ce qui te réjouit et je te dirai quel missionnaire tu es !

La mission, je l'ai souvent aussi vécue comme l'histoire de l'arroseur arrosé ! Je pense par exemple à Béata, une jeune Rwandaise, qui a vu sa famille se faire massacrer devant ses yeux. Comme je lui demandais comment elle pouvait encore croire en Dieu, elle s'est exclamée : « Mais Dieu, c'est le seul qui ne m'a jamais fait de mal ! » Ce jour-là, Béata m'a rendu à la foi.

J'ai toujours trouvé risible cette expression « le missionnaire est celui qui porte Dieu aux autres », comme si Dieu n'y était pas déjà chez les autres, y compris chez ceux qui ne croient pas en Lui ! « L'Esprit souffle où il veut. » La mission, c'est plutôt cette injonction de la part de Dieu : « Va voir là-bas si j'y suis ! » et nous découvrons qu'effectivement il y est ! J'aime cette "définition" de la vocation de la Mission de France : révéler à l'Eglise le visage de Dieu que nous révèlent ceux à qui nous sommes envoyés (y compris ceux qui ne croient pas.)

« Ne serais-tu pas le Messie ? Je le suis, moi qui te parle » ou de la difficulté de citer mes sources ... Comme l'écrivait souvent mon professeur de philo en marge de mes copies : « Monsieur, citez vos sources ! », je reconnais que je manque souvent à citer mes sources, ma Source. Plutôt que de dire Dieu à mes interlocuteurs, j'ai souvent préféré « laisser Dieu s'inviter dans nos conversations » (selon la très belle expression du père Jean Deries). Question de pudeur ? Sans doute mais pas seulement, question aussi de sensibilité missionnaire. Je crains avant tout dans ce domaine la posture et l'imposture : ce qui fait Dieu, sa présence réelle, ce n'est pas de le dire mais c'est d'avoir part à son amour. Ceci dit, mon prof de philo a raison, il y a un moment où il faut citer ses sources : oser dire le nom de son Dieu, dans un souffle, dans un murmure, dans un secret d'amour.

A la relecture, il me semble que la tonalité de cet article peut sembler manquer de cette joie dont on entend partout qu'elle accompagne nécessairement l'authentique missionnaire ! Mais les missionnaires font ce qu'ils peuvent, comme tout le monde ! Ils vivent des hauts et des bas et aussi bien des débats ! « J'ai soif », dit Jésus. L'essentiel

pour que vive la mission, c'est la soif. Cette soif. Oui, Seigneur, j'ai soif, mais augmente encore en moi la soif.



REJETER OU ASSIMILER LA DIFFÉRENCE

Par Jean Pierre

Jean Pierre vit depuis de nombreuses années en Chine.

Récemment je faisais se rencontrer des étudiants africains francophones avec mes étudiants chinois et la question est assez vite venue d'étudiantes chinoises qui leur ont demandé s'ils avaient une croyance. Une des étudiantes africaines répond de suite : « Bien sûr ! Nous sommes chrétiens catholiques ». Une discussion s'ensuit sur « catholique - protestant », car en Chine, la constitution qui reconnaît cinq religions, distingue, en plus du bouddhisme, du taoïsme et de l'islam, la religion catholique et la religion protestante. La question est alors retournée vers l'étudiante chinoise qui dit : « Non, nous, on n'a pas de religion ». Vient alors la question de la mort et l'étudiante chinoise répond : « C'est fini, il n'y a rien ». Suivent quelques questions sur les pratiques vis-à-vis des morts puisqu'on leur offre à manger, on leur donne

de l'argent en papier, des choses qui peuvent leur être utile comme une télévision, parfois une voiture, le tout en papier. « Oui, on tient à cet hommage rendu aux défunts, mais sans appartenance religieuse. » La question reste ouverte mais majoritairement, de fait, c'est bien souvent la réponse. Il est étonnant que la question revienne, notamment en présence d'étrangers. On ne peut douter qu'il y a des aspirations spirituelles. Que cherchent-ils ?

Qu'attendent-ils de nous ? Nous sommes des étrangers, ils nous attendent sur ce que nous sommes. Nous venons d'ailleurs et ils veulent sortir de leurs frontières. Nous le constatons en voyant le nombre important de ceux qui partent étudier à l'étranger. Pour nous, c'est la moitié d'une classe qui est partie faire sa dernière année en France. C'est un chiffre significatif. Les étudiants qui viennent en France n'en repartent pas indemnes, ils acquièrent de l'autonomie, un sens critique, une pensée plus personnelle, ils sont devenus autres, ils voient d'un autre bord. Certains même ne veulent plus rentrer pour ne pas être assimilés et perdre une liberté.

Qu'attendent-ils ? Ma première professeure de chinois, d'une famille de cadre du parti, ne suppor-

tait plus aucun des cours politiques qui n'étaient que de la langue de bois à avaler. Répondre à ses attentes ne pouvait donc pas être un discours qui cherche à convaincre, ni même un discours tout court. Il fallait parler de soi quand nous avions l'occasion de discuter. C'était il y a plus de 25 ans mais est-ce que cela a beaucoup changé ? En tout cas, cela m'est resté comme une des règles de la rencontre. Et de toute façon, cela nous est pratiquement imposé surtout quand on est dans les institutions d'enseignement comme je le suis actuellement. Cela fait partie de notre contrat de ne parler ni de religion, ni de politique.

Nous parlerons donc d'autre chose, pour assurer une rencontre aussi vraie que possible. Il m'a toujours semblé qu'on pouvait être au cœur de la mission quand on est condamné à ne rien faire sinon témoigner amitié, amour, partage, respect, accueil, ouverture, sens de l'autre...

Un certain sens de l'autre ? Françoise Pinot disait de façon abrupte après 28 ans de présence : « En Chine, il n'y a pas d'altérité ! » c'est-à-dire qu'au fond, l'autre n'existe pas. Soit on cherche à l'assimiler par tous les moyens dans le métabolisme,

soit il est rejeté. C'est très clair pour tout ce qui contredit le pouvoir. Les exemples ne manquent pas, à commencer par l'internet, de plus en plus réglementé, mais aussi dans la vie quotidienne où on entend bien souvent cette phrase exclusive disant « C'est occidental ; nous les Chinois, c'est différent ! ». La plupart du temps cela résonne comme une exclusion. Ce qui manque, c'est de faire advenir une altérité où l'autre puisse être reconnu et accepté comme autre. Ferai-je bondir mes amis en disant cela ? Mais eux-mêmes me disent qu'ils souffrent comme beaucoup du rejet de ce qui n'est pas conforme ou intégrable dans le métabolisme. Je pense ici à des artistes, à des intellectuels. J'ai des visages bien précis comme M^{me} G. qui me confirme cet état de fait chaque fois que je viens discuter avec elle. Éminent professeur et grande traductrice, elle connaît le rapport à l'autre et ce qu'il en est de se nourrir de la rencontre de l'étranger. L'exercice de la traduction est en effet particulièrement exigeant si on veut respecter le texte original, la pensée de l'auteur pour elle-même. On ne peut réduire « les Chinois » à une non-altérité, mais on peut dire qu'on en ressent le manque en Chine et que le pays y gagnerait en ouverture d'esprit et en chances pour l'avenir. Ce sont

des qualités incontournables dans un monde globalisé, si on ne veut pas régresser. Mais c'est en soi d'abord qu'il faut vivre l'altérité, se savoir étranger, reconnaître qu'on est étranger à soi-même. C'est le moyen d'accueillir l'étranger son semblable. Cela passe aussi par la langue. Rentrer dans la langue de l'autre, ce n'est pas une mince affaire avec les milliers de caractères chinois.

L'étranger qui est en soi, cela nous tourne vers la vie intérieure. « Vie intérieure », c'est l'expression qui avait saisi cette amie lorsqu'elle était tombée sur un livre de Teilhard de Chardin *Le milieu divin*, dont le sous-titre était *Essai de vie intérieure*. Elle s'est lancée dans une thèse et continue à traduire Teilhard.

Je retrouve cela dans le dialogue avec des étudiant(e)s qui viennent me confier des choses intimes de leur vie, difficultés, homosexualité ou autre. Faut-il chercher la mission ailleurs ? L'essentiel n'est-il pas de rejoindre les autres dans leur vie intérieure, leurs questionnements, leurs recherches, dans ce qui fait le meilleur d'eux-mêmes. Ce n'est pas anodin si l'un ou l'autre vient nous trouver pour l'oreille que nous cherchons à

être. Ils sentent aussi l'affection et l'amour qu'on tente de vivre. Je repense à Lola, venue un jour chez moi en disant : « J'ai une question, qu'est-ce qui vous motive tant pour donner comme cela aux étudiants ? ». Elle m'a répété plusieurs fois cette question. C'est la même qui un jour est venue me demander « Qu'est-ce que vous pensez de la Bible ? » : elle commençait à aller dans un groupe de Témoins de Jéhovah, j'ai dû la mettre en garde.

Me revient aussi ce que je disais à mon amie G. en lui évoquant le fait que je restais très discret avec mes collègues de l'époque, ce à quoi elle me répondait : « Ils te voient vivre, c'est l'essentiel ». Nous ne sommes pas loin du déchiffrement dont parle Charles de Foucault. C'est notre tâche de préparer un terrain, avec beaucoup de respect, d'attention, d'amour. Ce sont là nos semences qui ouvrent à la parole. Quel résultat ? Quelle efficacité ? Question récurrente à laquelle je n'ai pas de réponse sinon celle de ces amis qui nous incitent à poursuivre, à être présents. La question ne devrait même pas se poser puisque la rencontre n'a pas de but sinon de provoquer un dialogue vrai. L'effet se produira de lui-même, l'Esprit ne souffle-t-il pas où il veut ? Lorsque pour la fête du printemps, je

retrouve un soir huit des étudiantes en France qui viennent spontanément des quatre coins du pays, exprès pour cette rencontre, c'est qu'il s'est vraiment passé quelque chose. Nous sommes dans un grand champ, des petites fleurs au printemps, des petites fleurs dans un grand champ, quelle joie !



DE L'UPDATE À L'UPGRADE, LA MISSION DANS LE CONTINENT NUMÉRIQUE

Par Guillaume Roudier

Guillaume est prêtre de la Mission de France. Envoyé dans le continent numérique, il travaille comme technicien dans une entreprise internationale d'informatique.

Loin d'être virtuelle, la réalité numérique s'impose à nous. Comment ne pas remarquer que des smartphones tenus dans le creux d'une main ont changé nos comportements sociaux en quelques années (77 % des Français de 18 à 75 ans déclarent en avoir un¹) ? Comment ne pas constater « l'uberisation » du travail et de l'économie (concept basé sur la société Uber individualisant le travail) ? Qu'on le veuille ou non, chaque jour, le numérique se mêle et s'enfouit plus profondément au cœur de nos habitudes et de nos modes de vie. Nous pouvons le regretter ou y participer volontairement, mais dans tous les cas c'est là aussi qu'il nous faut penser et vivre la mission.

.....
1. <https://www2.deloitte.com/fr/fr/pages/technology-media-and-telecommunications/articles/usages-mobiles-2016.html>

■ UN NOUVEAU CONTINENT

En moins de trente ans, un nouveau continent a émergé : le continent numérique.

Mais Google, Facebook, Uber, Airbnb et bien d'autres ne sont pas des colons du XXI^{ème} siècle, ils n'ont en rien conquis un sixième continent. Ils semblent plutôt diriger l'avenir d'un vaste territoire mondialisé. Or, comme toute terre, il connaît des lignes de faille, des fractures et des tensions. Pour nous, « missionnaires sans bateau », cette nouveauté et cette fracture numérique sont autant de défis à reconnaître, à relever. Pour ce faire, nous pourrions nous risquer à tracer de toutes nouvelles cartes et non pas simplement rajouter ici et là des îlots sur d'anciens relevés topographiques.

Si le Concile Vatican II a permis à l'Eglise de vivre son *Aggiornamento* (mise à jour), pour certains ce fut une catastrophe, pour d'autres il était déjà tard, pour d'autres encore l'évolution n'est pas allée assez loin. Avec le continent numérique, il nous faut non seulement réfléchir à un nouvel *update* (mise à jour), mais peut-être à un tout nouvel *upgrade* (mise à niveau). En langage informatique, *update* signifie une évolution partielle, minime, une tentative de corriger çà et

là des *bugs*, d'améliorer la vitesse, d'installer de nouvelles fonctionnalités. *Upgrade* déploie bien plus. C'est une toute nouvelle version, majeure, une nouvelle façon de fonctionner, une nouvelle interface prenant en compte les retours et commentaires des utilisateurs. On ne fait pas table rase des versions antérieures, bien au contraire on s'en sert comme un socle vérifié afin de concevoir une version adaptée. Une nouvelle version allant de pair avec les nouvelles attentes : une « conversion » en quelque sorte.

■ LA MISSION DOIT SE METTRE À NIVEAU

En effet, il semble que la mission doive elle-même se « mettre à niveau » si elle souhaite accompagner ces changements qui sans cesse bouleversent les repères temporels et spatiaux humains. Certains sont en *update* permanent et parmi eux, les plus jeunes, les trentenaires et leurs cadets. Ils sont nés avec le gène numérique et quasiment tous en ont une maîtrise parfaite. Ils vivent l'immédiateté de ces mutations au rythme de nouveaux smartphones, de nouvelles applications. Bien sûr, ils en sont les premiers consommateurs. Mais ils en sont aussi les initiateurs et les promoteurs, les développeurs et les vecteurs. Cette génération a donc

saisi les moyens de ne pas attendre un âge plus avancé pour transformer le monde. Cela est une vraie nouveauté. Comment y être attentif ? Comment responsabiliser précisément ce pouvoir sur leur présent et sur le futur à venir ? Si beaucoup d'évidences s'imposent à cette génération Z – la génération Y est née dans les années 90, la génération Z dans les années suivantes – (mondialisation, interculturalité, écologie), d'autres questions éthiques se posent. Comment la révolution du monde du travail est-elle vécue ? En dix ans, les autoentrepreneurs et les chargés de mission ont transformé le paysage professionnel. Si quelques-uns travaillent en équipe ou en co-working, beaucoup subissent la précarisation à cause de leur métier : précarisation relationnelle, économique, etc. Connectés à des plateformes de réservation, les livreurs de repas en vélo ou les chauffeurs de VTC ont récemment pris conscience de la pente glissante de leur activité. Sans assurance chômage, sans cotisations sociales, ils sont victimes de leur apparente liberté car derrière, des géants cherchent bel et bien à optimiser toujours plus leurs profits.

Nous pourrions encore évoquer la récente décision du Parlement Européen : les robots auront bientôt des droits². Dans un proche avenir, les législateurs seront en effet amenés à créer un cadre juridique, comme la fixation de règles éthiques pour le développement et le déploiement des robots et de l'Intelligence artificielle (AI). C'est pourquoi il nous faut évidemment réaffirmer les principes fondamentaux du droit du travail et accompagner ceux et celles qui ouvrent les yeux sur cette précarisation de leur vie et sur les questions à venir. Les enquêtes et les campagnes de sensibilisation de la JOC en sont un bel exemple (Rassemblement du 15 avril 2017 : « Jeunes privés d'emploi digne - Nous ne sommes rien ? Soyons tout ! »).

« Nous sommes appelés au travail dès notre création. On ne doit pas chercher à ce que le progrès technologique remplace de plus en plus le travail humain, car ainsi l'humanité se dégraderait elle-même. Le travail est une nécessité, il fait partie du sens de la vie sur cette terre, chemin de maturation, de développement humain et de réalisation personnelle. »³

2. <http://www.la-croix.com/Monde/Europe/LUnion-europeenne-penche-droit-robots-2017-01-12-1200816700>

3. Pape François, Encyclique *Laudato Si'*, § 128 (a)

Aujourd'hui, malgré les efforts et les milliards annoncés pour la modernisation de l'Etat et du Service public, plus de cinq millions de Français cumulent précarité sociale et numérique. L'une et l'autre sont dramatiquement mêlées alors que le coût d'achat d'un smartphone peut atteindre plusieurs centaines d'euros, alors que la numérisation des services de Pôle emploi, de la CAF, des préfectures sont hermétiques à beaucoup. Hier, lorsque vous n'aviez pas d'adresse postale, vous n'aviez pas accès aux assistances de l'Etat ; aujourd'hui, si vous n'avez pas d'email, vous n'existez pas pour ces mêmes « services ». Emmaüs Connect et d'autres associations alertent : « C'est une double peine pour des mères célibataires devenues subitement dépendantes des compétences numériques de leurs enfants, pour des personnes âgées isolées, pour des travailleurs en situation d'illettrisme et des jeunes en recherche d'emploi. »⁴ Mais ces mêmes acteurs et partenaires de la solidarité en sont également convaincus, un *upgrade* collectif est possible :

« Le numérique peut être à la fois vecteur d'égalité

des chances et source de développement économique. Les signataires de cette tribune, saisis par l'urgence, souhaitent s'unir autour d'une grande initiative citoyenne qui vise à mettre l'action sociale, les médiateurs numériques, les acteurs publics, les opérateurs de la protection sociale, le secteur privé et même chaque citoyen en capacité d'accompagner les plus fragiles vers l'autonomie numérique. Pour moderniser, sans exclure. »

La philosophe Simone Weil invitait à demeurer inquiets face aux situations de déshumanisation. Elle réinterrogeait sans cesse les lieux malades du lien social pour y reconnaître toute notre responsabilité. Non pas pour nous juger et nous accabler, mais pour nous appeler à nous engager. Elle appelait à « ré-agir », c'est-à-dire à agir de manière renouvelée, adaptée. Ce faisant, notre regard porte plus loin que nos doutes, il se porte bien plus sur un avenir possible avec d'autres. C'est pourquoi on peut appeler à un *upgrade* pour la mission, une attitude sans cesse renouvelée, au nom même de l'espérance qui nous habite.

4. Manifeste de 2016 à l'initiative d'Emmaüs Connect et cosigné par un regroupement inédit d'une vingtaine de structures et personnalités, associations de solidarité, entreprises et entrepreneurs du web.

Simultanément aux lignes de fracture, il nous faut donc nous intéresser et témoigner des surgissements qui leur répondent, participer à ces alternatives. Après le constat posé de la numérisation du social et de l'économie, nous pourrions contempler que déjà, aujourd'hui, quelque chose de nouveau se crée et qu'il nous faut non seulement l'accompagner mais encore y prendre part, pleinement, en y plongeant nos mains de missionnaires travailleurs. Car la numérisation de notre société ne signifie pas qu'elle soit à bout de souffle, dans une difficile survivance. Au contraire elle déploie une vitalité quotidienne de création. Il nous faut ainsi changer notre regard trop simplement inquiet et moqueur, tout en restant vigilants sur l'équilibre au-dessus de ces failles déjà évoquées.

Par exemple, les NTIC (Nouvelles technologies de l'information et de la communication) ne sont pas déshumanisantes en soi. Dirions-nous aujourd'hui que la révolution de l'imprimerie a été déshuma-

nisante ? Pourtant elle annonçait bien la fin d'un monde. Comme dans tout changement qui perturbe, il nous faut laisser filer ce que nous croyions jusque-là, connaître et posséder pour découvrir de réelles nouveautés.

Combien d'innovations naissent ex-nihilo afin de répondre à des problématiques contemporaines ? Nous pourrions citer l'explosion artistique (musicale, filmographique, graphique), les financements participatifs et solidaires, etc. Autant d'expressions nouvelles et concrètes de notre humanité rendues possibles par l'apparition des outils numériques.

« Le travail devrait être le lieu de ce développement personnel multiple où plusieurs dimensions de la vie sont en jeu : la créativité, la projection vers l'avenir, le développement des capacités, la mise en pratique de valeurs, la communication avec les autres, une attitude d'adoration. »⁵
L'Église du Québec a récemment entrepris quelque chose qui pourrait être un *upgrade* à ce sujet⁶. Elle

5. Pape François, Encyclique *Laudato Si'*, § 127

6. <http://www.la-croix.com/Urbi-et-Orbi/Documentation-catholique/Eglise-dans-le-Monde/Travail-nouvellestechologies-reflexion-Eglise-Quebec-quatrieme-revolution-industrielle-2016-04-26-1200756054>

souhaite s'interroger et interroger autour d'elle : quels sont les impacts de cette évolution numérique sur le bien-être personnel et collectif, sur l'emploi, sur la distribution des revenus, sur la cohésion sociale ? A travers ces questions, il s'agit, non pas de nier les fractures déjà existantes ou de préprogrammer une nouvelle réalité, un nouveau code génétique pour une humanité numérique, il s'agit de penser une mission « mise à niveau » dans la société d'aujourd'hui et celle de demain : se former pour être sujet de ce qui advient et non objet d'une mutation.



J'AI BIEN ENVIE DE LEUR ÉCRIRE...

Par Bruno Régis

Bruno est prêtre de la Mission de France et il est accompagnateur du Service jeunes de la MDF. Il vit à la Com' (la Communauté de l'Espérance) à Ivry sur Seine avec six jeunes.

J'ai bien envie de leur écrire.

Écrire aux quelques jeunes, neuf exactement, que j'ai interviewés pour écrire cet article. Certains connaissent à peine la Mission de France alors que d'autres envisagent de s'y engager, membres du Service jeunes ou des jeunes pros, habitants à la Com' ou découvrant depuis peu les jeudis d'Ivry. Divers en âge, étudiants et au travail... Pour autant, ce n'est pas une enquête représentative mais juste quelques éléments qui peuvent peut-être nous éclairer un peu. On parle de mission entre nous, mais si on éprouve le besoin d'écrire à nouveau toute une LAC sur cette question, c'est bien qu'il n'y pas d'évidence, mais recherche. Et c'est bon qu'on prenne le temps de s'interroger à partir de ce que nous disent ces jeunes. Dieu n'a pas eu peur d'en appeler pour la mission : David, Samuel,

Marie, le disciple bien-aimé... Et on se le disait il y a peu, la question des jeunes n'est pas une orientation, mais elle est inhérente à la mission, elle fait partie de notre bien commun.

J'ai envie de leur écrire, de réagir peut-être à ce que j'ai entendu, mais aussi de leur faire entendre ce qu'ils disent les uns et les autres. La plupart ont réagi à ma demande en commençant par reculer, un peu inquiets sur ce qu'ils pourraient dire, et finalement aucun n'est resté sans idée. Je vous livre ce que j'ai entendu, et quelques réflexions sur la mission du Service jeunes.

D'abord, ils s'expriment assez facilement sur ce qu'est la mission de l'Église ou des chrétiens, essentiellement à partir de leur expérience. L'idéal aurait été que nous nous rencontrions pour que la discussion et le débat puissent faire avancer chacun. Car les uns et les autres ne partent pas du même point, entre peur et affirmation de sa foi par exemple.

Chloé, 27 ans, au travail : « Quand tu es chrétien, ça t'engage. Ça m'a toujours fait un peu peur... Il n'y a pas une seule vraie parole, ma mission n'est pas unique. Je ne suis pas missionnée pour aller

convaincre des gens. Je n'aime pas trop ce mot de mission à cause de ça. »

Sophie, 19 ans, étudiante : « La mission des chrétiens, pour moi, c'est d'annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus. Transmettre tout ce qu'on a pu recevoir. »

Virgile, 18 ans, étudiant : « Derrière le mot mission, il y a le mot évangélisation : faire connaître l'Évangile à ceux qui ne le connaissent pas. Ça passe par notre attitude : se montrer exemplaire. Ça ne se fait pas tout seul : on ne décide pas soi-même de sa mission, mais au moins à plusieurs, après une réflexion commune et il faut être accompagné. »

Pour Nathan, 19 ans, étudiant, « c'est de pouvoir parler de notre foi simplement dans le respect de celle des autres, dans un esprit d'ouverture, sans chercher à convertir, mais parler de ce en quoi on croit. »

Il y a ceux qui insistent sur ce qui est à vivre et à mettre en œuvre autant dans l'accueil que dans la rencontre ou la sortie.

François, 21 ans, étudiant : « La mission des chrétiens, c'est de réfléchir ensemble à ce qui leur semble juste autour d'eux et le mettre en œuvre. »

Yogen, 22 ans, au travail : « La mission de l'Église, c'est à la fois d'être ouverte, d'accueillir et de réparer ceux qui sont cassés ou qui sont en galère. Mais c'est aussi partager, donner et vivre la bienveillance. »

Ambroise, 27 ans, éducateur : « Tout est mission à partir du moment où l'on se sent chargé d'un service, d'une aide à apporter, qui peut prendre différentes formes, syndicale, politique, ou une animation, etc. La famille peut aussi être lieu de mission. Du moment où je sens que je peux donner de moi-même, il y a mission. Mais c'est aussi un envoi et chacun est envoyé selon ses talents, selon les dons qu'il a reçus. Du coup, c'est propre à chacun. On ne sait pas trop où ça va nous mener. »

Mario, 22 ans, étudiant : « La mission, c'est une poussée vers ailleurs. Il y a quelque chose à faire et une volonté d'accepter de le faire. Et la mission de l'Église, c'est de permettre, de proposer, de perpétuer une ouverture à ce qui est fermé.

Les chrétiens ont à suivre leur cœur, à accepter de changer pour être meilleurs, à être unis pour permettre au monde d'être meilleur. Être des exemples pour éviter les conflits. L'Église, c'est le lien à Dieu, c'est ce qui nous ouvre au monde et aux autres. Elle nous aide à avancer grâce au pardon. »

Enfin pour Marianne, 25 ans, jeune pro, il s'agit « d'annoncer et vivre l'Évangile. C'est la mission de chaque chrétien, seul, mais ensemble. Jésus nous adresse une mission personnellement, mais il veut aussi qu'on se regroupe en communauté. C'est quelque chose qu'on reçoit et qui ne nous appartient pas. Une mission que chaque chrétien doit effectuer pendant sa vie terrestre. Dans la mission, il y a le « aller-vers » avec l'annonce de l'Évangile. »

Pour les chrétiens, c'est Dieu qui donne la mission (Y). Elle est reçue du Christ et des apôtres et de ceux qui nous ont précédés dans la foi (A). Ça rejoint le message du Christ qui demande à ses apôtres d'aller annoncer la Bonne Nouvelle (M). De façon pratique, c'est l'évêque qui donne la mission, mais il ne fait que retranscrire ce qui lui semble avoir été confié par le Christ (F).

Il y a des termes forts : l'accueil, le service, la parole, la justesse, la recherche, le mouvement, le changement pour dire la sortie, l'envoi par un autre. « Une poussée vers ailleurs, on ne sait pas où ça va nous mener ». La mission nous met en mouvement, c'est entendu. Seul Mario évoque l'idée que cela nous invite au changement, à la conversion à ce moment-là.

Je ne leur ai pas seulement demandé de me parler de ce que voulait dire pour eux la mission, mais aussi de ce qu'ils en expérimentent là où ils sont.

V : « Je vis la mission en montrant que je suis chrétien et fier d'être chrétien. »

F : « J'ai du mal à faire le lien avec ce que je vis au quotidien. J'essaye de vivre, dans un milieu très athée où on ne se pose pas beaucoup de questions. Ce n'est pas simple de faire le lien avec la mission vécue dans des sessions du Service jeunes ou avec la mission reçue avec l'équipe du Service jeunes. C'est plus difficile de se poser et de réfléchir que dans ces temps-là où on prend du recul. »

M : « J'ai eu l'impression de vivre une mission lorsque j'étais en coopération en Inde. Ici en

France, je me dis que j'essaye de vivre de l'Évangile dans mes gestes quotidiens, dans mon travail. Je le vis aussi dans mon engagement à la MDF au Service jeunes - c'est important de prendre part, d'être active dans un mouvement d'Église - et en me nourrissant de la lecture de l'Évangile, en vivant les sacrements. »

C : « Quand j'entends parler en mode dépressif de tout ce qui se passe, ma foi et ma mission, c'est de croire et de témoigner que l'humain a du bon en lui, d'avoir foi en l'humain capable de se dépasser et de continuer à avancer. J'arrive à parler de cette conviction et parfois même de ma foi et c'est peut-être ça ma petite mission. »

S : « J'ai le sentiment de vivre cette mission, puisque j'ai participé aux JMJ de Pologne par exemple. J'ai, par ce biais, le désir de faire partie de ces annonceurs de Bonne Nouvelle. Mais également par mes engagements comme le bénévolat à La Croix Rouge, chez les sapeurs-pompiers volontaires. J'ai peut-être choisi ma voie de "future professionnelle du social" grâce à cette volonté de transmettre aux autres ce que j'ai pu apprendre. »

Y : « Ce sont ceux qui nous aiment qui nous confient une mission. On ne part pas en mission pour n'importe qui : c'est une question de confiance entre celui qui donne et celui qui reçoit la mission, mais aussi une question d'amour. Moi, Dieu me donne surtout un challenge : la vie est galère, il me faut la réussir en passant par la bonne voie. »

Chacun n'a pas su répondre à cette question. Ce n'est sans doute pas évident pour tous de découvrir que la mission ça les concerne, qu'ils ont quelque chose à vivre là où ils sont, avec les gens qu'ils rencontrent, dans leurs études, dans le quotidien.

Mais en même temps, je suis impressionné par ce qui est dit. On y perçoit le désir d'engagement, la recherche, la foi mise en travail. J'aimerais leur écrire pour aller plus loin et m'interroger avec eux sur la mission qui se reçoit et se porte en équipe. Creuser ensemble le désir de la rencontre du Christ dans la rencontre de l'autre, s'ouvrir à la contemplation de l'Esprit à l'œuvre dans ce monde, à celle de la foi qui surgit là où on ne l'attend pas ! La mission est le lieu de notre propre évangélisation.



NOUS APPARTENONS À CEUX QUI ATTENDENT LA PAROLE L'INTUITION MISSIONNAIRE DE MADELEINE DELBRÊL.

Par Dominique Fontaine

Dominique est prêtre de la Mission de France. Il est actuellement aumônier général du Secours catholique Caritas France.

Dans le Manifeste de la Communauté Mission de France, Madeleine Delbrêl fait partie du trio des figures spirituelles qui accompagnent notre aventure missionnaire. Les rencontres et les dialogues, « nous essayons de les vivre à la manière de Thérèse de Lisieux dans son Carmel, de Charles de Foucauld au désert, de Madeleine Delbrêl dans les rues d'Ivry ».

C'est bien vrai que Madeleine Delbrêl a apporté beaucoup à la Mission de France dans ses débuts pour l'aider à trouver son « style missionnaire ». Arrivée à Ivry en 1933, elle avait 10 ans d'avance sur les premières équipes de la Mission, créées en 1943. Son texte de 1938 *Nous autres gens de la rue* a eu un grand écho.

■ UNE PAROLE QU'ON NE PEUT PLUS GARDER POUR SOI

Un autre texte, écrit en 1943 juste après la publication de *La France pays de mission*, mais publié en 1966, nous a rejoints en profondeur, plusieurs décennies après. Il s'intitule *Missionnaires sans bateaux*. Elle y écrit :

La Parole de Dieu, on ne l'emporte pas au bout du monde dans une mallette : on la porte en soi, on l'emporte en soi. On ne la met pas dans un coin de soi-même, dans sa mémoire, comme sur une étagère d'armoire où on l'aurait rangée. On la laisse aller jusqu'au fond de soi, jusqu'à ce gond où pivote tout nous-mêmes. On ne peut pas être missionnaire sans avoir fait en soi cet accueil franc, large, cordial, à la Parole de Dieu, à l'Évangile. Cette Parole, sa tendance vivante, elle est de se faire chair, de se faire chair en nous. Et quand nous sommes ainsi habités par elle, nous devenons aptes à être missionnaires. (...) Une fois que nous avons connu la Parole de Dieu, nous n'avons pas le droit de ne pas la recevoir ; une fois que nous l'avons reçue, nous n'avons pas le droit

de ne pas la laisser s'incarner en nous ; une fois qu'elle s'est incarnée en nous, nous n'avons pas le droit de la garder pour nous ; nous appartenons dès lors à ceux qui l'attendent.

A propos de la Parole que nous n'avons pas le droit de garder pour nous, on attendrait que Madeleine Delbrêl dise : « nous devons la proclamer sur les toits ». Or elle dit cette parole étonnante : « nous appartenons dès lors à ceux qui l'attendent ». Elle exprime là le fond de notre expérience missionnaire commune. Ces personnes des périphéries sociales, existentielles ou spirituelles, à qui nous avons été envoyés et qui cherchent le sens de leur vie, nous leur appartenons. Nous découvrons que nous dépendons d'eux. Cette finale qui retourne la logique missionnaire habituelle exprime admirablement ce que l'Esprit nous fait vivre dans la Mission. Nous retrouvons là cette « inversion missionnaire » dont nous avons fait l'expérience.

■ TRANSMETTRE L'AMOUR DE DIEU EN LE VIVANT

Pour Madeleine Delbrêl, être missionnaire c'est

fondamentalement aimer les gens : « Nous ne pouvons pas donner la foi, mais nous pouvons nous donner. La foi a mis Dieu en nous, nous pouvons le donner en même temps que nous ». Toujours dans *Missionnaires sans bateaux*, elle ajoute, avec des accents qui rappellent Thérèse de Lisieux : « Comprendre que Dieu a envie de l'amour de tous les hommes qui sont nés, qui naissent et qui naitront, c'est cela qui fait les missionnaires. » Il s'agit de transmettre cet amour que Dieu a pour nous en le vivant. Et cela est une affaire d'Eglise : « Aimer produit dans l'Eglise de l'amour, c'est être dans le cœur de l'Eglise et envoyer du sang jusqu'au plus lointain » des membres de l'humanité.

Oui, nous nous retrouvons bien dans cette façon d'aller vers « les pauvres et les incroyants », de partager leurs conditions de vie. Nous sentons combien la spiritualité de Madeleine nous parle dans ces périphéries où nous sommes envoyés.

Mais si nous aimons Madeleine Delbrêl, c'est aussi parce qu'elle nous titille, qu'elle nous relance dans

les nouveaux enjeux de la foi dans les milieux athées d'aujourd'hui. Personnellement, elle m'a accompagné dans ma recherche pour dire notre foi à des amis athées, dans un langage qu'ils puissent comprendre¹. Nous ne pouvons plus dire aujourd'hui, comme je l'ai parfois entendu dans la Communauté Mission de France : la foi, nous en témoignons par notre vie, et l'effort onéreux de parler de Dieu aux autres n'est pas une priorité pour nous. Madeleine a fait cet effort, car pour elle, « croire, c'est aussi parler². » Elle raconte qu'un jour un ami lui a dit : « "Ecoute, tu ne vas quand même pas me faire croire que tu crois, toi, que Jésus-Christ, après avoir été mort, il a recommencé à vivre. Est-ce que tu le crois ?" Eh bien, je vous assure qu'entre dire "est ressuscité d'entre les morts le 3^{ème} jour" dans le Credo ou répondre "oui, je le crois", il n'y a pas de différence sur le fond de ce que l'on dit, mais il y a une drôle de différence dans l'effet que ça vous produit ! »

1. Par exemple dans l'aventure vécue à Ivry avec Thierry Rosset et sa famille avec l'écriture du livre *La foi des chrétiens racontée à mes amis athées* (éditions de l'Atelier, 2006)

2. Conférence en 1961 à des étudiants qui préparaient le pèlerinage de Chartres, publiée dans le tome 8 des Œuvres complètes : *Athéisme et évangélisation*, Nouvelle Cité, 2010.

■ L'HUMANITÉ A BESOIN DE SALUT

Mais pour être honnêtes avec Madeleine Delbrêl, il nous faut reconnaître qu'elle nous a sacrément (et peut être salutairement) interpellés. Déjà en 1943, au moment de l'interdiction des prêtres ouvriers, elle avait écrit une lettre aux responsables de la Mission de France, dans laquelle elle nous mettait en garde devant le risque d'aller vers l'athéisme, en l'occurrence les communistes, dans une tendance d'alliance³ et non une tendance de salut.

Ou « d'aller vers les communistes pour ce qu'ils ont et non pour ce qu'ils n'ont pas ». Elle enfonçait le clou en disant que la plus grande misère est la misère spirituelle. J'ai longtemps résisté à cette façon de voir. Je crois néanmoins plus profondément qu'auparavant, que l'humanité a besoin du Salut, qu'elle a besoin d'être sauvée de sa violence, et que le Christ, le Serviteur crucifié, est la parole décisive qui ouvre l'humanité à ce salut. Tout ce que dit Madeleine sur le Christ me parle profondément : le Christ découvert dans « l'Évangile vivant et à vivre », le Christ qui « s'incarne en nous » pour

nous faire vivre de lui et en lui, le Christ qui se fait pain dans l'eucharistie pour que nous devenions du pain à notre tour. Mais Madeleine ne nous parle pas que du Christ, elle nous parle aussi de Dieu, et plus particulièrement de la gloire de Dieu. A la messe nous « prions ensemble au moment d'offrir le sacrifice de toute l'Église... pour la gloire de Dieu et le salut du monde ». Le salut du monde, d'accord, mais la gloire de Dieu ? Est-ce cela l'essentiel ? Si oui, comment alors le comprendre et le vivre nous-mêmes, cet essentiel, pour qu'il puisse être proposé à nos contemporains de façon à ce qu'ils puissent l'entrevoir comme l'horizon de leur existence ? La gloire de Dieu avait illuminé la vie de Madeleine Delbrêl au moment de sa conversion. Cette présence mystérieuse de celui qu'on appelle Dieu à chacun de nous, à l'humanité et à toute la création, nous en sommes redevables aux nouvelles générations, comme nos aînés aux générations du 20^{ème} siècle.

3. A l'époque le mot alliance avait davantage un sens politique qu'un sens biblique.

SE DÉCOUVRIR UNE PROXIMITÉ AVEC LES AUTRES

Dans ma génération de la Mission de France, nous avons vécu l'inversion missionnaire dont je parlais à l'instant comme un don de l'Esprit Saint. Nous avons découvert le mystère de l'Esprit de Dieu qui est à l'œuvre, d'une autre façon que dans nos vies de chrétiens, dans la vie de ceux qui ne se réfèrent pas au Christ et au Dieu qu'il nous révèle : les croyants des autres religions, les bouddhistes, les agnostiques et même les athées. Mon expérience m'a montré que je peux aller vers eux non seulement pour ce qu'ils n'ont pas, mais aussi pour ce qu'ils ont. Dans ce dialogue d'égal à égal, où je témoigne de ce Dieu qui les aime et où j'écoute leurs convictions et leur recherche de vérité, je découvre une proximité étonnante avec eux. Une proximité qui est celle du mystère de la vie humaine aux prises avec les questions du sens, de la transcendance et du salut. Quand nous arrivons à mettre des mots sur notre expérience spirituelle, quand nous pouvons mutuellement puiser aux puits de l'intériorité de l'autre, nous nous découvrons vraiment proches. Ils découvrent ma foi, qui n'a pas grand-chose à voir avec les clichés qu'on

leur avait transmis sur la religion chrétienne. Et de mon côté, je découvre en eux une ouverture spirituelle que je n'aurais pas soupçonnée. J'emploie le mot spirituel car il évoque l'Esprit, cet Esprit qui déborde de toutes parts nos compréhensions de Dieu et de l'homme. Quand on arrive à ce niveau de dialogue, il n'est plus question d'essayer de se convaincre les uns les autres. Il n'est plus question que de silence et d'action de grâce.

Et pourtant, plus j'avance, plus l'exigence de porter dans notre société et notre environnement la question de Dieu me semble être l'enjeu essentiel de la Communauté Mission de France. Nous avons vécu « l'inversion missionnaire » en disant que l'autre aussi m'évangélise. Aujourd'hui, avec Madeleine Delbrêl, je dirais volontiers que c'est bien le Christ qui m'évangélise quand je rencontre l'autre en profondeur. Madeleine paraphrase St Paul en écrivant : « Malheur à moi si évangéliser ne m'évangélise pas ». Et c'est cette évangélisation qui peut toucher le cœur de l'autre. Dans un texte qu'un évêque lui avait demandé en 1962 pour préparer le Concile, elle écrit ces lignes lumineuses qui disent le fond de notre démarche missionnaire :

L'Évangile n'est annoncé vraiment que si

l'évangélisation reproduit entre le chrétien et les autres, le cœur à cœur du chrétien avec le Christ et l'Évangile. Mais rien au monde ne nous donnera la bonté du Christ sinon le Christ lui-même. Rien au monde ne nous donnera accès au cœur de notre prochain sinon le fait d'avoir donné au Christ accès au nôtre.

La bonté du cœur venue du Christ, donnée par Lui, est pour le cœur de l'incroyant un pressentiment de Dieu lui-même. Elle a, pour le cœur incroyant, le goût inconnu de Dieu et elle le sensibilise à sa rencontre. Elle est, pour l'incroyant, insolite, liée à cet insolite absolu que Dieu est pour lui. Elle réveille, interroge les forces assoupies de son cœur, des forces inconnues de lui dont il constate en lui la réalité vivante. Elle sympathise avec ce qui, dans le cœur de l'incroyant, est à la fois le plus solitaire et plus apte à se tourner intérieurement, secrètement vers Dieu comme un possible⁴.

4. *Athéisme et évangélisation*, Tome 8 des œuvres complètes, Nouvelle Cité, 2010



DE JEANNE D'ARC À " MISSION IMPOSSIBLE " .

Par Jacques Duplessy

Prêtre de la Mission de France, Jacques travaille comme journaliste indépendant notamment pour Paris Match, le Canard Enchaîné et Ouest France. Il est l'auteur du *Tour de France de la corruption* (éd. Grasset, 2016)

La première fois que j'ai entendu parler de la Communauté Mission de France, je dois avouer avoir été surprise et très désorientée par cette juxtaposition des termes « Mission » et « France », qui m'évoquent de prime abord l'étendard de Jeanne d'Arc claquant au vent d'un combat contre des ennemis de la nation... Je fais cependant confiance à Marie-Françoise le Dreff pour vivre en famille un week-end ouvert à tous, en mai 2009. Bertrand, nos trois enfants et moi-même sommes enchantés par ce souffle d'Évangile si créatif, joyeux et accueillant. Alors, malgré cette étrange appellation « Mission de France », nous sommes rapidement une dizaine à nous retrouver à Lannion pour partager ensemble un questionnement spirituel et interroger notre rapport fraternel au monde. C'est la genèse de l'histoire de l'équipe de Lannion

que vous allez découvrir sous la plume de Jacques Duplessy, convié à éclairer à notre demande, la dimension « mission » de la CMdF.

Gersende

Octobre 2009, Dominique Fontaine, alors vicaire-général, me demande de rendre visite à une équipe en cours de constitution à Lannion. J'étais alors à Rennes, et lui ne pouvait répondre rapidement à leur demande. Nous partageons quelques heures avec les membres de l'équipe. Ils me confient la jeune histoire de leur équipe, ce qu'ils perçoivent de la Communauté Mission de France et leurs interrogations. Ils se demandent aussi comment poursuivre le discernement. La rencontre était si riche que j'ai décidé de leur écrire une lettre.

Penboc'h, le 12/11/09

Bonjour,

En discutant avec Marie-Françoise de ce temps passé avec vous à Lannion, je me suis dit que j'allais vous mettre un mot. D'une part, je voulais vraiment vous remercier pour l'accueil et le partage. D'autre part, je me suis dit que c'était aussi

un moyen de redire les questions qui avaient émergé et des pistes pour avancer dans votre réflexion, notamment pour les absents. Comme je suis en retraite au centre spirituel de Penboc'h jusqu'au 14, j'ai le temps de réfléchir et de prier !

J'ai vraiment été touché par notre rencontre. Marie-Françoise m'a raconté ce qui s'est vécu depuis juin. J'ai été impressionné par ce qui a été expérimenté en aussi peu de temps dans votre groupe. C'est beau de voir Dieu à l'œuvre !

Je ne sais pas ce qu'il adviendra de ce groupe mais je suis témoin de l'authenticité de votre recherche et de ce travail intérieur. J'ai senti cette attention les uns par rapport aux autres.

Les incompréhensions interpersonnelles vécues au départ vous ont donné de vivre quelque chose d'à mon avis fondamental dans une vie d'équipe. En traversant cela dans la foi, en faisant l'expérience du dialogue et du pardon, vous avez fait l'expérience que ce qui vous rassemble est plus fort que ce qui vous sépare. Il n'y a pas de vie d'équipe sans cela. La fraternité communautaire est rugueuse parfois.

La mort de Didier¹, avec les questions qu'elle a soulevées, est aussi paradoxalement un événement fondateur. Vous avez été confrontés immédiatement, par la force des choses, à des questions existentielles qui font tomber les masques et qui remuent chacun. Cela ouvre aussi des chantiers qui sont importants : quel rapport au travail voulons-nous ? Comment sommes-nous solidaires de nos collègues et à leur écoute ? Quelle parole comme chrétien sur le monde du travail ? J'ai trouvé aussi que c'était un bon réflexe de partager les frais de garde d'enfants entre chacun. Ça dit bien la dimension de partage et d'attention qui doit régner au sein d'une équipe.

Pour faire un peu un bilan de la rencontre et des questions qui ont été soulevées, je dirais d'abord que votre groupe correspond à ce qu'on appelle à la Mission de France une « équipe de discernement ». Ce sont des personnes qui prennent un temps ensemble pour découvrir la communauté et discerner si elles veulent faire un bout de chemin avec nous et partager notre mission.

La question centrale qui m'était posée était « **comment avancer dans notre réflexion ?** »

Il y a, je crois, un triple travail à mener en parallèle :

- Faire connaissance en partageant sa vie, ses questions, ses joies et ses peines, ...
- Découvrir la Communauté Mission de France.

Ce second point est à la fois un travail personnel et d'équipe. Vous avez reçu le Manifeste, quelques exemplaires de la revue *Prier avec la Mission de France* et d'autres documents. Il faut les lire, s'en imprégner et échanger ensuite en équipe. Qu'est-ce qui m'attire ? Qu'est-ce qui me gêne ? Qu'est-ce qui n'est pas clair ? L'idéal serait aussi de participer quand c'est possible, à des temps régionaux ou nationaux. En rencontrant des gens, en participant à des temps de célébration, il se passe beaucoup de choses.

- Laisser émerger aussi les appels personnels, les désirs profonds. Qu'est-ce que j'ai envie de faire pour le monde, pour le Christ, pour l'Église ? Qu'est-ce que j'aurais envie de proposer aux autres membres de l'équipe ?

1. Didier est le 25^{ème} collaborateur de France Télécom qui s'est donné la mort. Ami ou collègue de la plupart des membres de notre équipe, son geste nous a profondément bouleversés. Nous nous sommes longuement penchés sur la question de la souffrance au travail.

■ C'EST QUOI L'ENGAGEMENT DANS LA CMDF ET ÊTRE MEMBRE D'UNE ÉQUIPE DE MISSION ?

L'engagement dans la CMDF est d'abord une décision personnelle. Faire partie de la CMDF est une vocation particulière. C'est vivre son baptême d'une certaine manière, colorée par une spiritualité particulière.

Le débat que nous avons eu sur le mot mission était intéressant. Gersende trouvait que « Mission de France », ça faisait Jeanne d'Arc avec son étendard. Ce n'est pas le style de la maison ! J'ai bien aimé la réponse de Thierry : « Ça fait plutôt Mission Impossible. » Il y a quelque chose de ça. On risque une aventure ensemble. Pour faire très bref sur notre spiritualité, je dirais :

- 1 C'est une spiritualité de l'Incarnation et de l'enfouissement. Le Christ s'est fait homme, il s'est abaissé pour nous dire qui est le Père.
- 2 C'est une spiritualité de communion avec les hommes. On chemine avec les hommes et les femmes tels qu'ils sont et non pas tels qu'on rêve qu'ils soient. Cela suppose un accueil inconditionnel. Le Père Augros parle « d'obéissance au réel ».

3 On accueille la foi des « païens », on se laisse transformer par eux. Si nous avons un « cadeau » à apporter (pour reprendre l'expression de Nadine), le point de départ est de cheminer avec eux et de nous laisser toucher par ce qu'ils vivent. Le Christ nous précède. L'Esprit est à l'œuvre en chacun. Ginette, une des premières laïques consacrées entrée à la Mission en 1948, témoignait il y a peu de sa vie : « Nous sommes parties à l'usine pour convertir les ouvriers. Et c'est nous qui sommes revenues converties ! »

Avec Marie-Françoise, on lisait les dernières consignes du Père Augros à la Mission de France après avoir été écarté de son poste de responsable par les évêques. Vous pourriez la travailler un jour en équipe. Ça résume bien l'esprit de la Mission.

L'engagement dans la CMDF dépasse l'équipe. C'est entrer dans une solidarité beaucoup plus large, de Brest jusqu'à Pékin. Si l'équipe signifie localement que nous ne sommes pas seuls, la communion dépasse ce que nous percevons. J'avais été très touché quand j'avais visité ceux qui sont en Chine. Ils me racontaient qu'ils priaient régulièrement avec l'annuaire de la communauté. Des

plus âgés m'ont dit aussi que c'était leur moyen de participer encore à la vie de la Mission.

Le but d'une équipe est de porter une mission ensemble. Ce n'est pas simplement partager sa vie. Quand c'est possible, c'est toujours bien de faire des choses à deux ou trois dans l'équipe. C'est un moyen de donner une visibilité à l'équipe et de signifier que nous ne sommes pas seuls. Deux exemples : l'équipe d'Évry anime un temps de prière une fois par mois dans une paroisse, suivi d'un dîner ; l'équipe de Grenoble propose chaque vendredi midi une table ouverte dans des locaux paroissiaux d'un quartier populaire. Viennent ceux de l'équipe qui peuvent, des amis, des gens du quartier.

Concrètement, l'engagement ne change pas grand-chose à notre vie quotidienne. Mais la différence est que nous ne sommes plus à notre compte. Nous sommes envoyés.

La CMDF est aussi attentive au fait que le vécu en équipe soit partagé avec le diocèse. Dans notre jargon, nous appelons ça « le retour de mission ». C'est important que ce que nous découvrons soit

partagé avec l'Église locale. La CMDF, avec son charisme particulier, amène quelque chose que le diocèse n'a pas. Tout comme d'ailleurs des orientations de l'Église locale peuvent influencer les orientations d'une équipe.

L'une d'entre vous posait la question « **Est-ce que je serai à la hauteur ?** ». C'est une question qui revient très souvent. Franchement, je crois que c'est un faux problème. Le Christ était-il à la hauteur ? Saint Paul dit dans sa lettre aux Philippiens que le Christ s'est abaissé (*Ph2*).

Chacun vient avec ses compétences, ses goûts, son histoire, ses fragilités. En lisant les documents sur la Mission, on croise des profils avec des histoires assez marquantes. C'est vrai. Mais il ne s'agit pas de se comparer. S'engager, c'est d'abord suivre le Christ. On fait confiance à quelqu'un qui nous donnera le pain pour la route. C'est aussi faire confiance aux frères et aux sœurs qui nous sont donnés pour pallier à nos manques. On ne chemine pas seul sur la route. L'engagement est possible quand on sent intérieurement qu'on peut avancer en confiance, que cela portera du fruit, que cela nous pousse à plus de vie. Madeleine Delbrêl emploie l'image de

la cordée de montagne pour parler de l'équipe. Les sommets s'atteignent à plusieurs...

Une autre interrogeait : « **Faut-il être au service des pauvres, donc dans le social ou le caritatif ?** » Clairement non. La CMDF n'est pas une œuvre sociale. Mais certains le sont, et c'est important pour toute la communauté car ces situations limites sont révélatrices du fonctionnement de notre société. Par contre, ce qui est important, c'est d'être attentif aux petits là où l'on est déjà engagé. Il y a beaucoup de formes de pauvreté. Dans la communauté, il y a toutes sortes de profils : ça va d'ouvrier à banquier, en passant par prof, ingénieur, soignant, ...

C'est vrai que la figure des pauvres est importante pour la CMDF. Dans l'Évangile, on voit bien que Jésus commence par aller vers eux. A la dernière Assemblée générale en 2007, une des résolutions sur les nouveaux modes de vie appelait à la « simplicité de vie ». Je crois qu'il est essentiel de s'interroger sur nos rapports aux biens, sur nos modes de consommation. La simplicité de vie diffère selon les origines, les milieux professionnels, ... Il n'y a pas de norme et c'est très bien comme ça. Ce doit simplement être un point

d'attention. C'est intéressant que ce soit parlé de temps en temps en équipe.

SUR QUELS CRITÈRES CONTINUER OU PAS L'AVENTURE ?

C'est vraiment une question de discernement personnel, de vocation. Est-ce que je me reconnais dans cette histoire ? Ai-je envie de la continuer avec ce que je suis ? Est-ce que je me reconnais dans ce charisme ? Est-ce que je pense qu'en m'engageant, c'est pour plus de vie pour moi ? Est-ce que l'équipe me soutiendra dans ce que je vis ? Est-ce que l'équipe me permettra de déployer ce que je porte ?

Ceux qui veulent continuer écrivent personnellement à Dominique Fontaine pour dire pourquoi ils veulent s'engager. Il arrive régulièrement que certains continuent dans une équipe sans s'engager dans la communauté. C'est possible et c'est important de respecter le rythme et les maturations de chacun. Certains s'engagent après plusieurs années de vie d'équipe.

UNE DEUXIÈME ÉTAPE, ENVISAGER UNE MISSION COMMUNE

Une fois décidé ou pas de continuer la route, il faudra voir quels pourraient être les axes de l'équipe. Évidemment, j'ai taillé à la hache ces deux étapes. C'est important de parler avant de ce qu'on voudrait faire. Mais spirituellement, ce qu'on va faire n'importe pas tant que ça. On ne choisit pas un faire particulier, et d'ailleurs il va évoluer avec le temps. On n'a pas attendu l'équipe pour s'engager, il faut donc partir du réel.

Dans cette nouvelle étape, il sera important d'associer le diocèse. Ils peuvent avoir des choses à vous proposer (ce qui ne veut pas dire qu'il faudra dire oui !). Vous aurez peut-être aussi des idées à soumettre au diocèse. Il sera important d'associer Dominique Fontaine à ce dialogue. Si tout se passe bien avec le diocèse, ça peut aboutir à une lettre de mission signée par les deux évêques. Cet envoi en mission est généralement signifié dans une célébration.

Bonne route !
Bien fraternellement,
Jacques



50 ANS DE PRÉSENCE DANS LA VALLÉE DE LA NIÈVRE EN PICARDIE !

Par Catherine Thierry

Catherine est membre de la CMDF dans l'équipe de la Somme. Elle est dominicaine missionnaire des campagnes. Aujourd'hui retraitée, elle a travaillé à Flixecourt dans la Somme où elle est arrivée en 1969.

Je suis arrivée dans cette vallée ouvrière un peu par hasard. Religieuse dominicaine missionnaire des campagnes, il y avait là une Communauté venue en 1958 à la demande d'un curé hollandais. Cette vallée textile et industrielle semblait un peu éloignée des préoccupations et de l'objectif « rural » de notre jeune congrégation. On raconte même que, suite aux premiers contacts, on avait fait passer des vaches dans la rue où on nous proposait un logement paroissial ! Il y avait aussi cette haute cheminée d'usine qui faisait tâche dans le décor ! Néanmoins, il y avait des malades à soigner, quelques 200 enfants de 8 à 14 ans à catéchiser... et des adultes à accompagner dans leur vie chrétienne. Il y avait 22 exploitations agricoles et 850 ouvriers d'usine qui travaillaient dans une corderie.

Très vite, si l'infirmière a eu de nombreux liens avec la population, les catéchistes se sont rendues compte qu'il leur fallait « connaître » la vie de ces familles, la réalité de vie de ce peuple auquel elles étaient envoyées : une association s'est montée et une sœur a vite fait une formation pour y travailler. Il était spécifié que les sœurs étaient là d'abord pour une présence priante et un témoignage d'une vie communautaire de charité simple et pauvre.

Arrivée en 1969, je n'avais qu'un désir : rejoindre la majorité des femmes qui travaillaient à l'usine en 2x8 pour la plupart.

Dans les rapports de l'époque, il est noté que « la masse des non-pratiquants est indifférente, non hostile, mais très ignorante. Les pratiquants vivent en marge... »

Dès que j'en ai eu l'autorisation, quelques jours après mes vœux perpétuels, je suis allée m'embaucher : j'ai trouvé un emploi dans le village voisin et le 29 juin 1971 à 5 heures du matin, je pointais pour la première fois à l'usine ! C'était une filature et un tissage de jute des désormais célèbres usines Saint Frères (puis Boussac Saint Frères).

Un nouvel apprentissage pour moi : la poussière, le bruit, apprendre à faire des nœuds, des horaires démentiels, apprendre le picard, apprendre la vie ouvrière : rencontrer des femmes et des hommes bien souvent méprisés par de petits chefs, se faire bien voir... mais ce furent aussi de belles rencontres, un bel enfouissement dans la réalité ouvrière de cette vallée.

Très vite, j'ai rejoint l'organisation syndicale à laquelle j'avais adhéré à la Poste, en Bourgogne, où j'avais été factrice. La lutte pour les conditions de travail, pour la sauvegarde de l'emploi, ont vite canalisé toute mon énergie. Je découvrais aussi un monde méfiant à mon endroit : « sous-marin du chef ? Ou du patron ? ». Les grandes grèves de 74/76 ont vite fait la différence.

Soutenue par ma communauté, par des prêtres, des religieuses et des sympathisants de l'ACO, je découvrais les fins de mois difficiles, les dures conditions de travail mais aussi les « cancans » sur les comportements de cette mini-société de 600 salariés dont la majeure partie étaient des ouvriers.

Ma communauté religieuse s'est amenuisée petit

à petit (santé, problèmes familiaux). En 1978, je restai seule : mes supérieures ont accepté que je reste. Mon grand patron m'avait dit : « Quand le bateau coule, les rats se sauvent en premier ! » Ce fut un peu une période de désert religieux... Mais « Il est fidèle, Celui qui nous appelle ». Un groupe local de religieuses en lien avec le monde ouvrier était constitué et surtout, un groupe de sœurs de ma congrégation qui s'est retrouvé avec Rémi Crespin et Jean-Marie Ploux (par-là, la Mission de France) ; quelques frères dominicains, qui croyaient à ce type d'engagement, ont été des soutiens discrets et efficaces. Localement aussi, de solides amitiés. Beaucoup de travail syndical face aux usines du groupe qui fermaient les unes après les autres. Parallèlement, j'ai eu un engagement à la commune sur une liste d'Union de la gauche (2 mandats), la présidence d'une association qui gérait un CAT, l'implication dans une association d'aides ménagères, d'une part et de chômeurs, d'autre part. Ce fut une période de suractivité...

En 1994, mise en pré-retraite, j'ai eu la possibilité d'aller me « recycler » auprès des pauvres, en l'occurrence en Haïti, auprès de la communauté de Frères et Sœurs dominicains très actifs dans la val-

lée de l'Artibonite - c'était pendant le coup d'État militaire - et cela, durant six mois.

Au retour d'Haïti, j'ai refait de la défense prud'homme pour la CFDT. Je suis devenue « Conseiller du salarié » et j'ai fréquenté la prison où j'ai été amenée à devenir visiteuse durant 15 ans.

Mes copains d'usine se demandaient si, étant retraitée, j'allais « réintégrer un couvent ». Mes responsables ont eu le « génie » de me laisser sur place : une telle implantation, en milieu ouvrier - la greffe avait bien pris ! - ça ne se bradait pas comme ça.

Depuis 1979 j'habitais seule. Un frère dominicain m'avait fait remarquer que j'appartenais à différentes communautés : communauté de destin et de travail, communauté de salut et communauté dominicaine : c'est ce que j'essayais de décrypter dès 1985. Je me souviens aussi de Jean-Marie Ploux nous disant au cours d'une réflexion, alors que nous critiquions l'Église locale, « mais l'Église, c'est vous ! »

En 1993, je participe localement à la MdF que j'avais connue en 1960 et que j'avais fréquentée lors de ma formation religieuse.

Aujourd'hui, je suis toujours là : au cœur de cette

vallée qui m'a séduite. L'appel initial à une vie religieuse au cœur du monde se poursuit : l'enracinement dans un monde ouvrier, marqué par le cancer du chômage est toujours là.

« La présence au cœur du monde, la proximité et la solidarité avec les défavorisés, la recherche des chemins d'un partage de foi, une volonté d'ouverture et de renouvellement, sont les traits fondamentaux de notre vie missionnaire ». Ceci est un extrait de notre projet apostolique qui se conjugue bien avec les orientations du Manifeste de la CMDF : « Recherche de la justesse d'une attitude chrétienne » et « Interpréter la foi chrétienne aujourd'hui ».

Assistant des salariés plusieurs fois dans l'année au cours de la procédure de licenciement, comme conseiller du salarié, je rencontre des personnes de tous horizons qui ont des problèmes avec leur employeur. Du genre fidèle en amitié, j'ai encore quelques contacts avec d'anciens détenus que j'ai visités. D'autre part, je suis dans l'équipe d'accompagnement du catéchuménat : c'est aussi un beau chemin de conversion avec celles et ceux dont l'Église est loin. Nous alternons les rencontres individuelles avec d'autres plus collectives. La responsabilité de Justice et Paix chez les domini-

caines apostoliques provoque à une ouverture sur le monde, au-delà de cette vallée qui m'accueille depuis tant d'années.

Comment ne pas vivre cette insertion dans la Joie ? Et ne pas essayer de fleurir là où Dieu nous a semées ? Et qui sait y porter du fruit ?

Mais ça, ça n'est pas notre affaire...

50 ans dans le même lieu... Ce n'est quand même pas très fréquent chez les religieuses dites apostoliques !

Si j'en suis si heureuse, je crois que je peux souligner quelques points :

- La fidélité de Dieu : Dieu est Dieu, mais c'est un Dieu incarné qui se manifeste dans l'ordinaire comme dans l'extraordinaire de nos vies, même si on ne Le sent pas toujours !

- On n'est jamais missionnaire tout seul : que ce soient celles et ceux qui nous ont envoyés, mais aussi tous ceux et celles dont nous avons croisé la route dans l'ordinaire de nos vies.

- Savoir s'arrêter et rendre grâce : « Ce lieu était saint et je ne le savais pas ».

- Et pour conclure, un maître-mot dans mon expérience : « Yahvé pourvoira ». Je pense que je ne suis pas seule à l'expérimenter !



UNE MISSION VÉCUE EN FAMILLE

Par Jacques et Catherine Longevialle

Antoine (45 ans) est animateur en Pastorale dans une Maison des Apprentis d'Auteuil à Orly. Il a été responsable du Service Jeunes de la MdF de 2001 à 2006. Catherine (39 ans) est professeur d'histoire-géographie dans un lycée de Seine-Saint-Denis. Elle anime le réseau Education de la CMDF. Mariés depuis 2009, ils sont parents de deux enfants, Mathilde (6 ans) et Martin (4 ans). Ils cheminent dans l'équipe de Drancy depuis une dizaine d'années.

Disons-le franchement : lorsqu'on nous a proposé d'écrire cet article, nous avons d'abord eu un mouvement de recul. Pourquoi ? D'abord, parce que nous ne voulons pas nous payer de mots : nous connaissons bien nos richesses, mais également nos limites. Il nous paraît de surcroît malsain de nous exposer comme un archétype du « couple missionnaire modèle ». Par ailleurs, nous ne sommes pas compétents pour proposer une réflexion générale, théorique et définitive sur l'articulation entre Le Couple et La Mission (d'autres le feraient sans doute mieux que nous). A ce moment de notre histoire, nous ne pouvons que balbutier quelques éléments de réponse nourris de notre (petite) expérience. Si nous acceptons finalement de nous prêter à l'exercice, il est donc pour nous évident que nous n'épuiserons pas le sujet !

Nous ne nous attarderons pas sur le sens que nous donnons au mot « mission » : d'autres s'y emploieront certainement et nous supposons que les lecteurs de la LAC y mettent à peu près le même contenu que nous. Disons que, comme baptisés, nous nous sentons appelés à témoigner, avec sincérité et humilité, de la foi qui nous fait vivre auprès de nos frères et sœurs en humanité vers lesquels l'Esprit et l'Eglise nous envoient. Notre lettre de mission nous encourage notamment à « servir la paix et la fraternité à la manière dont le Christ et ses apôtres les ont vécues, et à travailler à un monde plus juste où personne ne serait laissé au bord du chemin »¹. **Mais en tant que couple, que signifie pour nous « vivre une mission » ? L'envoi en mission revêt-il une dimension particulière lorsqu'on est « uni par les liens du mariage » ?**

Posons d'emblée que « vivre une mission quand on la vit comme couple » ne signifie pas que l'on fasse tout conjointement, et encore moins que l'on soit dans la fusion. Si, par facilité de langage, nous rédigeons cet article à la première personne du pluriel, chacun de nous garde et gardera toujours sa per-

sonnalité propre, son charisme, sa sensibilité, une perception distincte des événements... Bref, nous ne formons pas une entité monolithique et c'est heureux ! Prendre au sérieux le point de vue de l'autre nous aide à affiner le discernement. La complémentarité des dons nous permet de déployer notre créativité commune tout en distinguant les domaines dans lesquels nous pouvons faire davantage confiance à l'autre qu'à nous-mêmes. Et nous assumons chacun des engagements distincts, avec l'assurance de pouvoir compter sur un soutien mutuel.

LA DIMENSION MISSIONNAIRE DU MARIAGE

Avant de rédiger cet article, nous nous sommes replongés dans les archives de notre préparation au mariage. Il nous est apparu que le sacrement du mariage comporte, en lui-même, une dimension missionnaire, puisqu'il est question d'être à la fois « les bénéficiaires et les signes de l'alliance nouvelle et éternelle que Dieu propose à chacun de nous et à la multitude des hommes ». Par leur

1. Lettre de mission de l'équipe de Drancy 2016-2019.

engagement l'un envers l'autre, les époux sont appelés à devenir une icône de l'Amour de Dieu et de sa fidélité inconditionnelle. Pour autant, si la figure du couple chrétien peut faire signe pour nos contemporains, nous ne devons pas être obsédés par l'image que nous renvoyons de nous-mêmes : un couple qui chercherait à se mettre en scène pour édifier son entourage serait un couple en péril. Il nous appartient certes de cultiver l'attention réciproque, le dialogue et la bienveillance. Il nous revient également de nourrir cette relation en confiant notre vie au Seigneur, dans la prière. Et tant mieux si quelque chose d'harmonieux se dégage de notre vie conjugale et si cela peut aider d'autres personnes à avancer sur leur propre chemin. Ce serait heureux, mais cela ne nous appartient pas. D'ailleurs, la dimension missionnaire du sacrement ne se limite pas à cette notion de rayonnement. En effet, après l'échange des consentements, la bénédiction nuptiale invoque l'Esprit, pour qu'avec sa force « les époux prennent une part active à la construction d'un monde plus juste et fraternel et qu'ils soient ainsi fidèles à leur vocation humaine et chrétienne »².

Pourtant, implicitement, dans notre imaginaire ecclésial (même à la CMDF !), la mission est peut-être encore avant tout une affaire de célibataires, prêtres ou religieux. Comme couple engagé dans une équipe de mission, nous prenons conscience que nous portons en nous-mêmes des représentations qui, tout en orientant notre action, sont sources de tiraillement et d'inconfort. Cette tension intérieure, nous devons nous en accommoder : elle sera sans doute notre lot tant que nos enfants vivront sous notre toit. Car, pour ce qui nous concerne, la difficulté réside moins dans l'articulation entre vie de couple et mission que dans l'articulation entre mission et vie de famille. Nous allons essayer de nous en expliquer.

Mais avant cela, une petite anecdote. Pour commencer à réfléchir au contenu de cet article, nous nous sommes accordés deux jours en tête à tête dans une abbaye. Le hasard a voulu que, dans l'hôtellerie où nous nous étions retranchés, séjourne également un couple de trentenaires avec leurs... sept enfants (!!!). Ajoutons que l'ambiance familiale était tout à fait chaleureuse et détendue, avec

2. Bénédiction nuptiale n°5.

des enfants joyeux et des parents qui semblaient unis et épanouis. Bref, pour le coup – et sans ironie de notre part – un bel exemple de la famille catholique traditionnelle. Pour nous, cette cohabitation a été une occasion de réfléchir à notre vocation propre, à nos choix de vie et à nos engagements. Nous qui nous sentons souvent débordés entre le travail, le temps passé dans les transports et l'éducation de nos deux enfants, nous sommes admiratifs de l'équilibre que ce couple semble avoir trouvé. Pour ce qui nous concerne, élever une famille aussi nombreuse outrepasserait nos forces. Avouons aussi que, matériellement, ce serait compliqué, du moins tant que nous vivons en Ile-de-France (nous sommes déjà bien à l'étroit à quatre dans nos 63 m²...). Mais surtout, nous voyons mal comment nous pourrions concilier une telle épopée familiale avec la mission telle que nous nous sentons appelés à la vivre.

Il faut dire que, chez nous, les engagements ecclésiaux, la quête spirituelle et l'inquiétude missionnaire ont précédé le désir de vivre en couple et de fonder une famille. Entendons-nous bien : Mathilde et Martin sont nos deux chefs-d'œuvre et nous avons à cœur de les aider à grandir, à s'épa-

nouir, à prendre confiance en eux. Au quotidien, ils sont l'objet de toute notre attention. Ils sont notre joie et notre tourment. Mais dans le même temps, si nous cheminons à la Mission de France, ce n'est pas seulement parce qu'on y fait des rencontres sympas !

Dès le départ, la dimension missionnaire a été présente dans notre projet de vie commune. Cela s'explique par notre parcours. Lorsque nous nous sommes connus, Antoine avait déjà un long passé dans le scoutisme et il était responsable du Service jeunes de la CMDF tandis que Catherine était présidente de la Jeunesse étudiante chrétienne. Ce sont d'ailleurs ces engagements qui nous ont permis de nous rencontrer et de nous apprivoiser. Lorsque nous avons choisi de faire route ensemble, nous avons respectivement 28 et 35 ans. Le désir de faire une place au Christ dans notre vie, de nous nourrir du partage biblique, de cheminer avec d'autres et de témoigner de l'Évangile était déjà enraciné en nous, même si nous ne l'exprimions pas de la même façon l'un et l'autre.

LE CHEMIN À PARTIR D'EMMAÛS

Ce n'est pas un hasard si, pour la célébration de notre mariage, nous avons choisi le récit des disciples d'Emmaüs³. Notre but ultime dans la vie n'est pas de nous constituer un petit cocon douillet rien qu'à nous. Nous avons certes à cœur de faire de notre foyer un lieu chaleureux où il fasse bon vivre. Mais nous avons l'intuition que, pour nous accomplir pleinement, nous ne pouvons pas nous accroquer sur nous-mêmes. Nous avons la conviction de n'être pas seuls sur la route, même dans les moments de déception ou de découragement. Dans l'auberge d'Emmaüs, le dialogue entre les deux disciples leur permet d'objectiver, de mettre des mots sur ce qu'ils viennent de vivre dans la rencontre avec le Christ ressuscité et le partage du pain. Mais ils ne restent pas confortablement assis dans l'auberge pour savourer indéfiniment ce cœur à cœur. Ils reprennent ensemble la route vers Jérusalem, sans même attendre le lever du jour, pour partager leur joie avec leurs frères. Dans son homélie, Hubert Renard – l'ami prêtre qui a présidé la célébration de notre mariage – avait insisté sur

le caractère blessé et imparfait de la communauté qui accueille les disciples d'Emmaüs lorsqu'ils rentrent à Jérusalem : les apôtres ne sont plus que onze depuis que Judas a fait défection... Les deux disciples se retrouvent face à une communauté humiliée, craintive, consciente de sa fragilité. Mais cette communauté peut témoigner avec joie de sa propre rencontre avec le Christ vivant.

Cette vulnérabilité de la communauté chrétienne primitive résonne singulièrement pour nous aujourd'hui, dans un contexte de sécularisation de la société et de crise des vocations. Etant âgés d'une quarantaine d'années, nous envisageons avec lucidité et gravité le devenir du catholicisme en France dans les décennies à venir. Face au vieillissement du clergé (et même des laïcs engagés !) et dans une société où la foi chrétienne est de plus en plus méconnue, nous avons conscience que la responsabilité missionnaire qui est déjà la nôtre ne fera sans doute que croître. Dans ce contexte où nous avançons à tâtons vers un avenir ecclésial et social incertain, savoir que l'on pourra compter l'un sur l'autre est, pour nous, une source de réconfort.

3. Luc 24, 13-35.

Les évangiles de Marc et de Luc ne nous rappellent-ils pas que Jésus envoya ses disciples « *deux par deux* »⁴ ? Cela nous donne de l'assurance pour nous aventurer sur des chemins inconnus. Pour autant, il ne s'agit pas d'une assurance tous risques. Nous ne sommes pas à l'abri d'un accident de parcours et nous connaissons tous des couples dont la relation, initialement féconde, est devenue, avec le temps, mortifère. Nous n'avons pas la prétention d'être au-dessus de la mêlée. Qu'il nous soit donné de garder toujours une relation vivante et vraie, dans l'estime, l'affection et la confiance mutuelle !

MISSION ET PARENTALITÉ

Donc, pour nous, l'articulation entre mission et vie de couple n'est pas, en soi, une source de tiraillements. En revanche, la question du lien entre mission et parentalité nous paraît plus ardue. Or, sur ce point, reconnaissons que ce n'est pas trop dans l'ADN de la Mission de France d'éclairer notre lanterne. L'histoire de la MdF – qui fut d'abord un

corps de prêtres, même si des laïcs ont cheminé depuis longtemps à leurs côtés – explique sans doute qu'on y soit plus à l'aise pour parler du monde du travail que pour approfondir les questions relatives à la vie de famille (on a presque le sentiment que ce n'est pas un sujet, en dehors de la question de la place des divorcés-remariés). Ce thème paraît connoté « catholiques identitaires ». Pourtant, pour nous, l'éducation de nos enfants est une expérience centrale et combiner la vie de famille avec un envoi en mission nous apparaît comme un véritable challenge.

Le fait de devenir parent est une expérience humaine riche et complexe. A ce titre, c'est aussi une expérience spirituelle dense. Voir nos enfants grandir est à la fois une source de joie, de fierté mais aussi d'humilité et de tracas. C'est une épreuve de vérité qui nous confronte à nos propres limites et à nos contradictions. En outre, comme parents, nous sommes poussés, souvent, à nous décentrer et, finalement, à consentir à ce que eux grandissent et que nous, nous décroissions⁵. Par ailleurs, les

4. *Luc 10* et *Marc 6*, 7-13.

5. D'après *Jn 3*, 30.

épreuves, petites ou grandes, qu'ils traversent ou qui les attendent nous transpercent l'âme et le cœur⁶... Cette expérience, qui est à la fois extraordinaire et tout à fait banale, nous avons du mal à l'articuler avec la mission telle qu'elle est comprise à la CMDF.

Pourtant, dans une perspective missionnaire, nous pouvons témoigner de la richesse des rencontres qui nous sont offertes grâce à nos enfants. De fait, en dehors des relations de travail, la plupart des liens d'estime et de sympathie que nous avons noués depuis que nous habitons au Bourget, nous les devons aux discussions entre parents autour d'un toboggan, à la sortie de l'école ou aux abords du cours de danse... Dans ces rencontres, nous avons l'occasion de déployer, à notre hauteur, ce que Charles de Foucault nomme « l'apostolat de la bonté »⁷. Mais dans le même temps, il faut bien admettre qu'en tant que parents, nous avons objectivement moins de temps et de disponibilité d'esprit qu'à l'époque où nous étions célibataires ou couple sans enfants. Par ailleurs, la responsa-

bilité de parents nous engage à faire preuve de prudence sur le plan financier. De façon générale, nous sommes tenus à un principe de vigilance. Ainsi, assumer d'élever nos enfants dans un territoire aussi fragile que celui de la Seine-Saint-Denis ne va pas de soi... Pour le moment, nous y trouvons une forme d'équilibre. Mais c'est un équilibre fragile. D'autres avant nous ont été amenés à revoir les choix de vie qu'ils avaient posés dans un élan missionnaire, soit parce que leur lieu d'habitation exposait leurs enfants à des risques objectifs, soit parce que l'intensité de leurs engagements devenait, pour leurs enfants, une source d'amertume. Pussions-nous n'avoir jamais à choisir entre le bien-être de nos enfants et la fidélité à la mission !

6. Voir *Luc 2*, 35.

7. Charles de Foucault, *Carnets de Tamanrasset*, Nouvelle Cité, 1986, p. 188.



INVENTER DES CHEMINS.

Par Bertrand de Villeneuve

Bertrand de Villeneuve, marié et père de trois enfants, est membre de l'équipe Kreiz an Noz de Lannion. Il est enseignant à l'IUT et médiateur.

■ DE QUELLE MISSION PARLONS-NOUS ?

Quand je pense à la mission, les premières images qui me viennent à l'esprit proviennent du film éponyme *The Mission* réalisé en 1986 par Roland Joffé. Le film s'ouvre sur les magnifiques chutes d'Iguaçu. Dans ces paysages somptueux et majestueux, l'extrême beauté de la nature rivalise avec l'extrême cruauté de la crucifixion d'un jésuite prosélyte, venu tenter d'acculturer le christianisme chez des indigènes au Brésil. Il nous montre à voir un christianisme cherchant à s'imposer auprès de peuples qui vivaient en harmonie avec la nature depuis des siècles. Dans le film, peu de temps après cette première scène, un autre jésuite espagnol s'aventure dans la forêt tropicale afin lui aussi d'évangéliser les Guaranis. La méthode est autre, le travail

d'approche différent. Progressivement, il réussit à se faire accepter grâce à la création d'une école de musique. La musique sert pour les offices religieux, mais son rôle se révèle également central dans le processus d'éducation et de développement. Faire corps avec les êtres humains là où nous vivons, tel est le sens de cette autre approche du partage évangélique.

Deux jésuites missionnaires, mais surtout deux approches de la mission totalement différentes. Et c'est bien là le paradoxe de la mission, lorsqu'elle vient imposer des valeurs chrétiennes avec force, et parfois cruauté comme cela s'est fait par le passé, avec intransigeance encore aujourd'hui, dans le quotidien, dans notre culture qui ne la reconnaît pas ou qui ne la reconnaît plus et ne l'accepte pas. Cette ambiguïté de la diversité des actions missionnaires prend sa source dans l'interprétation des textes bibliques, mais surtout dans une vision de l'homme qui regroupe des idéologies aux antipodes les unes des autres.

Stratégie de l'enfouissement ou stratégie de l'affirmation ? Les replis identitaires actuels sont

malheureusement un réflexe classique en période de crise et d'insécurité. Crise du sens commun, crise du projet commun engendrent une fièvre identitaire.

Certains sociologues désignent par « identité » et « ouverture » les deux grandes tendances du catholicisme en France¹. Même si ces catégories sont un peu caricaturales, ces classifications permettent de distinguer les tendances majeures qui traversent notre religion. Personnellement, je me reconnais dans ces cathos d'« ouverture » qui portent une préoccupation forte pour la justice sociale, pour les personnes fragiles, en souffrance, pauvres, exclues, précaires... que ce soit avec les personnes opprimées dans leur travail ou leurs conditions de vie. Je vois le chrétien avant tout comme un humaniste et je fais mienne cette pensée de Mgr Steinger : « Pour désigner notre foi, nous avons coutume de faire référence à la métaphore du levain dans la pâte, c'est-à-dire quelque chose d'enfoui, de presque invisible. Autrement dit, nous agissons mus par nos valeurs chrétiennes mais sans le proclamer explicitement »².

1. P. Portier notamment au colloque de l'EHESS novembre 2014

2. *L'Obs* 15 décembre 2016

LE SOUTIEN À L'HUMANITÉ BLESSÉE

Le soutien à l'humanité blessée est au cœur de mon engagement, de ma « mission ».

Je travaille comme enseignant en IUT, plutôt spécialisé en droit des technologies de l'information et de la communication (TIC). Je suis également responsable d'une licence professionnelle. Je crois pouvoir dire que dans mon travail, je suis identifié comme catho, même si je me garde d'en parler. Cette foi en Christ me pousse à être attentif à la souffrance des êtres que je côtoie au quotidien : maladies professionnelles, décès d'un proche, etc.

Cette attention aux collègues de travail m'a poussé à m'engager dans les instances de l'IUT, mais aussi syndicalement. Je suis le seul représentant de mon syndicat au comité technique de l'université. Mon enseignement auprès des étudiants porte sur des questions éthiques, pédagogiques et politiques, essentielles pour notre monde et la construction de la pensée des jeunes. A travers le droit des TIC se pose la question de l'utilisation des données personnelles, du formidable outil que constitue Internet, mais aussi de ses dangers. Outil d'ouver-

ture, Internet met en relation, abolit la plupart des frontières mais il véhicule aussi les pires abominations et avilissements pour l'être humain. Former au discernement dans l'utilisation des outils relatifs aux TIC est pour moi une mission essentielle en tant qu'enseignant, et en tant que chrétien.

Mon activité professionnelle ne s'arrête pas à l'enseignement. Depuis près de 25 ans je me forme, pratique et transmets la médiation. Une approche de la médiation que nous appelons humaniste, pour la différencier des autres formes de médiation centrées sur la résolution des conflits. Ce travail m'a amené à me confronter à la souffrance humaine en bien des situations : zones de conflits à l'étranger (notamment dans les Balkans), mais aussi pour la justice en France dans les conflits interpersonnels (familiaux, professionnels...). Avec quelques amis, nous avons créé la Communauté du Christ Médiateur, lieu d'échanges, de recherche, d'expérimentation permettant à beaucoup de se relier à leur dimension spirituelle, voire christique. La médiation humaniste trouve son accomplissement dans la médiation christique. Elle constitue un

champ de recherche au carrefour de l'anthropologie, de la psychologie, de la théologie³.

Je me suis également engagé dans l'équipe de préparation au baptême de la paroisse. C'est un lieu de mission où nous accueillons des familles souvent très éloignées de l'Eglise et parfois, de la foi chrétienne. Par ailleurs, je suis membre et administrateur du fonds Saint Yves, fondation ayant pour objectif de vulgariser l'intuition de saint Yves dont les actes et les pensées pourraient plus que jamais nous inspirer en matière de justice.

Je connais la MDF depuis le milieu des années 80. A l'époque, je me sentais proche de l'engagement social et politique des prêtres au travail. Cette présence et ces luttes au quotidien avec ceux que la société délaisse, a nourri mes années étudiantes et ma jeunesse militante. Je suis convaincu que la foi se construit dans la rencontre avec l'autre ; que sa vision du monde et de la transcendance soit une indifférence, un athéisme, un agnosticisme ou une croyance en une autre religion, la rencontre de l'autre interroge mes certitudes, me bouscule

dans mes retranchements. Jésus lui-même a bousculé les codes de la société de son temps, mais il s'est aussi, et je dirais surtout, laissé bousculer par les rencontres. C'est dans le témoignage et l'expérience du message des évangiles vécu au quotidien et non dans le prosélytisme, que la vie d'un chrétien s'incarne et fait sens. Les chrétiens ne peuvent en rester à des valeurs : liberté, amour du prochain, partage... qui ne sont d'ailleurs pas le monopole de la foi chrétienne. La particularité du christianisme me semble reposer sur l'incarnation dans nos vies de l'accueil de la souffrance humaine, en même temps que son accompagnement vers une source de lumière, d'espérance. C'est ce passage que tout être humain est amené à expérimenter : de la mort à la vie, de la souffrance et de la mort à la résurrection.

A l'heure de la déchristianisation, de la sécularisation de plus en plus prégnante, l'avenir de l'Eglise passe par la création, l'imagination, le développement d'espaces différents pour échanger, partager, célébrer.

Je crois en une Eglise qui serait humble et qui

3. *La médiation humaniste*, Jacqueline Morineau, éditions Eres, 2016

lâcherait enfin ses prérogatives, ses pouvoirs, ses volontés de tenir le territoire. C'est dans la fragilité et dans le dépouillement que l'Eglise peut trouver la force de son rayonnement. En ce sens, la Mission de France me semble être un lieu d'espérance.

La Mission de France nous offre la chance d'être veilleurs et acteurs des mutations du monde. Avec elle, je souhaite aller de l'avant, en « mission » d'ouverture. Avec elle, je souhaite apporter ma contribution afin d'inventer des chemins qui nous permettent de retrouver notre verticalité, de nous relier à notre dimension spirituelle.

J'attends d'elle qu'elle soit un laboratoire suffisamment ouvert pour initier de nouveaux champs, pour dire Jésus-Christ aujourd'hui et faire Eglise ensemble.



DU SENS DE LA MISSION DANS UN GRAND GROUPE INDUSTRIEL

Par Goulven Inial

Après 8 années passées en Chine comme ingénieur en hydraulique puis à diverses positions au sein du groupe Veolia, Goulven est, depuis l'été 2016, installé en Savoie où il a été accueilli par les équipes de la CMDF Chambéry

La mission est proposée par un(e) supérieur(e) hiérarchique. A la différence d'une tâche, qui peut être standard, une mission est souvent proposée pour faire face à une situation nouvelle qui demanderait des changements dans les processus ou les habitudes de travail.

Il est souvent difficile de formaliser précisément et exhaustivement le contenu de la mission et c'est pourquoi le ou la « chargé(e) de mission » est d'abord une personne de confiance qui sera capable d'amener du changement et d'anticiper efficacement les attentes de l'entreprise et de sa hiérarchie.

L'évaluation de l'accomplissement de la mission et sa clôture sera basée sur la perception collective du travail accompli car il est très difficile de mesurer de manière pertinente le changement apporté

au cours d'une mission. La réduction des pertes en eaux sur un réseau de distribution municipal peut être mesurée de manière assez précise, mais ces réductions sont-elles le fruit du travail d'une équipe ou le résultat de circonstances plus générales comme la transition d'un territoire, d'une économie de production consommatrice en eau vers une économie de service moins consommatrice ?

Pour ma part, je me suis vu confier, depuis 2008 et jusqu'à aujourd'hui au sein du groupe Veolia en Asie, deux types de missions : des missions d'expertise technique puis des missions de gestion ou de management.

Les missions d'expertise technique sont le plus souvent initiées par une difficulté opérationnelle qui ne peut être résolue localement par manque de ressources ou d'expertise ou plus simplement, par manque d'accès à l'information ou de temps disponible. Une équipe chargée de l'opération d'une usine de traitement des eaux usées intègre très rarement des compétences pointues en microbiologie, et pourtant, ce sont des bactéries qui sont à la base du traitement de l'usine. En cas de

difficulté à traiter des épisodes de pollution qui n'avaient pas été anticipés à la construction de l'usine, l'équipe laissée sans expertise extérieure pourrait passer à côté du bon diagnostic et donc de la bonne solution. L'expert missionné a peut-être déjà été confronté à une difficulté similaire et sait déjà comment la résoudre, mais il/elle dispose surtout du temps et des accès pour consulter des publications scientifiques et techniques en lien avec la difficulté rencontrée.

Le rôle principal de l'expert envoyé en mission technique sur un site est d'établir un diagnostic en quelques jours, diagnostic qui pourra être complété par une étude bibliographique et/ou par une campagne de collecte de données. La mission sur site est suivie d'un rapport de recommandations ou d'un rappel des règles de l'art qui pourraient être mises en œuvre avec profit sur le site opérationnel. Le suivi de l'amélioration de la situation sur le site est normalement inscrit aux objectifs annuels de l'expert.

Ces missions d'expertise technique sont des missions ponctuelles. Elles demandent à l'expert missionné une bonne capacité d'écoute car

L'équipe locale a déjà très souvent exploré sans succès plusieurs pistes ou « solutions types ». L'expert doit également être convaincant et pédagogue car son arrivée peut mettre en lumière les limites de l'équipe locale.

Pour avoir effectué des missions de ce type dans des pays forts différents (Chine, Corée, Australie), certaines difficultés me semblent récurrentes et pourraient peut-être être réfléchies dans un contexte plus large de la mission :

- **Comment convaincre localement de la pertinence de s'appuyer sur des expériences validées dans des contextes différents, voire étrangers ?**

Les premières observations et recommandations qui sont formulées par l'expert en mission sont souvent rapidement écartées. Elles se fondent sur une compréhension grossière de la situation et sont souvent inapplicables localement. C'est dans l'échange avec l'équipe locale que l'expert technique va commencer à entrevoir les difficultés réelles et les blocages propres à l'équipe sur site. En proposant et en expliquant des cas où des difficultés similaires ont été résolues, l'expert va

susciter l'intérêt de l'équipe locale pour un outil (ou une démarche). Dans le cas de missions réussies, l'équipe locale va s'approprier un outil et le contextualiser. Si l'expert recommande l'utilisation de caméras robotisées pour évaluer la condition intérieure d'un réseau de canalisations et que l'équipe locale organise une campagne de prise de photos à partir de smartphones, la mission sera probablement considérée comme réussie. La mission est donc d'abord d'information et de proposition, sans volonté d'imposer.

- **Comment impulser durablement du changement dans un temps court ?**

La mission technique ne dure souvent que quelques jours et il arrive fréquemment que le/la chargé(e) de mission ne connaisse ni ses interlocuteurs ni leur langue. Le travail de préparation reste souvent minimal car il est toujours délicat de partager des informations sensibles sur les difficultés rencontrées sans établir préalablement de lien interpersonnel.

Il me semble que les missions pour lesquelles un bon résultat a été atteint en un temps court sont celles où l'équipe accueillante s'est investie per-

sonnellement dans la mission, en prenant du temps le soir pour aller dîner ou en proposant de faire découvrir un petit bout de culture locale, par exemple. Sans cet effort d'accueil, peu de chance que la mission réussisse !

• **Les ressources et le temps disponibles pour résoudre les difficultés seront toujours limités. Comment convaincre que les améliorations attendues ne viendront pas de la mise en place de solutions toutes faites mais par plus de rigueur dans la gestion quotidienne ?**

Il est fréquemment attendu de l'expert(e) envoyé(e) en mission une solution miracle, en particulier si l'équipe locale est dans un sentiment d'impuissance face aux défis à relever. La tentation sera alors de tenter de justifier l'impossibilité de changer par l'incompétence de l'expert(e) et de l'organisation qu'il/elle représente. Pour éviter de se retrouver dans une telle impasse, l'expert(e) doit d'abord rester très humble dans la perception de son propre rôle et dans ses recommandations. Rien ne sert de promettre des gains énergétiques sur des pompes avec la mise en place de capteurs pointus si le graissage des machines n'est pas ef-

fectué. En mettant à plat ces réflexions et avec un peu de recul sur mes propres missions d'expertise, il me semble que c'est la satisfaction de bien faire qui reste le moteur le plus durable d'amélioration.

Après quelques années comme ingénieur, j'ai souhaité explorer des fonctions autres que les fonctions techniques au sein de la compagnie et je me suis donc orienté vers le management. Les missions de management sont des missions plus longues : on commence souvent par gérer des projets puis des équipes et enfin des entités commerciales. Ces missions nécessitent un travail plus global et sont des postes à plein temps.

Dans mon précédent poste, il m'a par exemple été demandé de déployer en Asie la nouvelle stratégie groupe pour la Recherche et l'Innovation. Formellement, la réussite de cette mission était mesurée par l'impact de la recherche sur la performance commerciale de la compagnie en Asie (signature de nouveaux contrats ou amélioration de la performance opérationnelle) et par la satisfaction de mes clients internes (les responsables commerciaux, techniques ou opérationnels en Asie). Un poste de semeur, avec beaucoup de liberté mais

peu de visibilité sur les fruits du travail, les projets de recherche ayant un temps relativement long. Beaucoup de travail de communication également pour adapter et déployer localement un projet pensé pour une entreprise de plusieurs centaines de milliers de salariés.

Les questions qui m'en restent aujourd'hui :

- **Comment arbitrer en conscience entre la réalisation de la mission telle que proposée par l'organisation et des objections privées qui pourraient être contradictoires ?**

Je souscris à une vision où le plus grand nombre dispose d'accès à plus d'eau et plus d'énergie grâce à l'ingéniosité des sciences, tout en réduisant l'empreinte de nos communautés sur notre environnement. Travailler pour un groupe détenu par des capitaux privés me semble être une voie efficace à ce jour pour faire progresser cette vision. Mais si je suis convaincu que les entreprises, au sens commercial du terme, peuvent produire de la richesse de multiples façons, je constate quand même qu'elles ne savent souvent la mesurer que financièrement. Cette réduction de l'ensemble des

contributions de l'entreprise à ce plus petit commun dénominateur m'a plusieurs fois amené à me questionner sur ma propre logique dans la réalisation d'une mission : suis-je réellement en train de promouvoir des solutions innovantes, ou suis-je simplement en train d'améliorer l'indicateur financier qui sera utilisé pour mesurer le déploiement de ces innovations (en travaillant à la recherche de financements extérieurs par exemple) ? Suis-je efficace dans ma mission (et donc dans la construction de ma vision) même si la mesure de cette efficacité est fautive ?

- **Quel espace pour ces questionnements d'éthique personnelle au sein de l'entreprise et du monde professionnel ?**

La confiance qui est accordée par l'entreprise au chargé de mission va de pair avec une grande liberté de choix des moyens à mettre en œuvre pour la réaliser et très peu de limites sont formalisées en dehors des limites juridiques. Il n'existe par exemple pas de lieu ou de cadre pour réfléchir au sein de l'entreprise sur le statut des stagiaires dans les activités de recherche.

Aujourd'hui, il m'est demandé de diriger une petite filiale du groupe, ancienne PME familiale en voie d'intégration dans une multinationale en grand changement. La mission est d'abord humaine avec des équipes globalement peu formées, âgées, et pour lesquelles la perspective de la perte d'un emploi pratiqué depuis des années est une angoisse souvent exprimée.



LA MISSION COMME HOSPITALITÉ CRÉATRICE

Par Jean-Christophe Houot

Jean-Christophe, prêtre de la Mission de France, est dans l'équipe de mission *Éthique, cultures et foi*. Il est en master II de philosophie politique à la Sorbonne.

La Mission de France a toujours eu comme principe de base dans ses envois, l'obéissance au réel. Mais obéir au réel ne veut pas dire recevoir passivement tout ce que nous donne le monde comme des éponges sans réflexion. Au contact du réel, il s'agit plutôt de penser le réel, de prendre conscience de ce qu'il y a de plus réel dans le monde. Il s'agit de réussir à toucher, sans saisir, ce qui fait le Réel de tout homme.

Or, aujourd'hui, dans notre société, il y a tellement d'événements, tellement de choses à voir, qu'on ne sait plus quoi regarder, à quels faits s'intéresser. Tout semble important, au risque de ne plus percevoir ce qui pourrait l'être vraiment. Comment alors faire mission dans ce monde qui ne cesse de changer ? On peut même s'interroger et se demander quelle est la raison d'être de l'Église aujourd'hui ?

Est-ce que le christianisme est encore crédible dans notre société multi-religions, multi-croyances, multi-cultures, multi-présences. En quoi est-il important d'annoncer Dieu aujourd'hui et comment dire Dieu aujourd'hui ?

LES SOLUTIONS DE FACILITÉ ACTUELLES POUR DIRE DIEU AUJOURD'HUI

Vouloir retourner en arrière. Cela risquerait de nous emmener vers des idées de Dieu périmées, indigestes, incompréhensibles pour le monde actuel qui est en mutation permanente. On élaborerait une échappatoire hors-sol, hors du monde. Ce serait fuir les réalités du monde en construisant un dieu confortable, rassurant, mais trop à côté de ce monde. La culture catholique doit-elle se fixer sur ses acquis, dans une posture contre-culturelle, au risque de ne plus respecter l'alliance divino-humaine dont le christianisme est dépositaire en raison de l'incarnation de Dieu ?

Identifier Dieu à ce que nous vivons. Souvent, nous sommes bien démunis pour dire Dieu. Ainsi, nous éludons la question de Dieu. Nous partons in-

sidieusement vers des thèmes comme le bien-être, le bonheur, la nature, et même la religion. Peu à peu, nous fuyons la question de Dieu. Concrètement, nous avons oublié Dieu...

Justifier absolument la place de notre religion dans la société. Comme pour se rassurer ! Mais peu à peu, on se rend compte que notre religion, telle que nous l'avons justifiée, ne devient qu'un appoint parmi d'autres pour transformer le monde. Au final, on découvre un beau jour son inutilité, voire son inefficacité. Par exemple, on voit le succès grandissant des ouvrages de psychologues et de philosophes qui peuvent aisément remplacer ce qu'on a alors fait de notre religion : une psychologie ou une philosophie de self-control. Ainsi, cela ne fait qu'alimenter et justifier une décision, maintenant raisonnée : celle de ne pas croire !

Pratiquer le culte de l'immédiateté. Nous voyons aujourd'hui fleurir bon nombre d'étalages d'expériences, de présence authentique, de lumière purement intérieure. Cela devient vite incommunicable et on tombe dans des expressions sentimentales incolores, "gélantino-existentielles". Faute de pouvoir parler de Dieu de manière co-

hérente, on s'engouffre dans des descriptions de présence divine indémontrable, seulement ressentie. Ce culte de l'immédiateté peut aussi bien se retrouver dans la multiplication des adorations eucharistiques que dans la lecture et l'interprétation immédiates des signes des temps ou de la Parole. Cette voie courte et immédiate est une solution de facilité qui évite toute intelligence de la foi pourtant recommandée par saint Paul. Et de nos jours, habitués à surfer, nous contournons cette intelligence de la foi qui nous semble être un détour bien trop long et fatigant...

Déguiser le propre de l'homme. Il faut aussi avouer que les hommes se reconnaissent de plus en plus maîtres de leur histoire et qu'ils n'ont absolument pas besoin d'un au-delà pour dessiner leur histoire. En toute honnêteté, il ne me semble pas possible de déguiser en divinité ce qui relève de la liberté humaine. Dieu n'a rien d'un costume vide, d'une forme vide qu'il faudrait absolument remplir d'humanité pour Lui donner de la consistance, du contenu, de la réalité et ainsi nous rassurer...

SE LIBÉRER DE L'IMMÉDIATÉTÉ POUR MIEUX COMPRENDRE LES ENJEUX

Par conséquent, nous ne pouvons sous-estimer la difficulté de notre mission de dire Dieu aujourd'hui. Elle est toujours confrontée à de nouvelles et nombreuses échappatoires pour éviter d'en parler. En raison de la difficulté permanente à parler de Dieu, il ne faudrait pas identifier Dieu à des approximations telles qu'elles deviennent des illusions, ou identifier Dieu à ses propres désirs et à la confirmation de ses propres idées.

Au contraire, comme Job, il est préférable de modérer les interprétations rapides de Dieu dont on pourrait nous faire part. Remarquons qu'elles sont souvent beaucoup trop hâtives pour être justes. Et nous ne sommes jamais guéris du simplisme policé où Dieu se trouve immédiatement d'accord avec nos idées. L'extrême difficulté à dire Dieu aujourd'hui ne doit pas justifier une quelconque déficience de la raison.

C'est pourquoi, à l'heure actuelle, même si j'ai beaucoup de reconnaissance pour cette démarche, il me semble que notre mission ne peut plus se contenter du triptyque « voir / juger / agir ». Toute mission doit apprendre à « savoir voir » avant de

« voir / juger / agir ». Tout missionnaire doit disposer d'éléments de connaissance pour aider chaque personne à faire son propre jugement, à construire un jugement libre. Il serait bien dommage d'user de son pouvoir de parole... sans avoir les mots ! « Penser », au contraire, ressemble alors à un long détour pour nous aider à dire Dieu de manière plus juste.

Cependant, la réflexion aura son intérêt si elle n'est pas abstraite, abstraite de l'homme, abstraite de ce qui fait son humanité. Elle doit être en rapport avec ce que vivent les hommes si elle veut encore avoir un peu de valeur à leurs yeux. Pour que la réflexion ait de la valeur, il convient alors de penser, c'est-à-dire de prendre conscience du réel que vivent les hommes dans leur histoire, ici et maintenant. Comprenons-nous bien : il ne s'agit pas de penser en ayant la prétention de déterminer ce que les hommes ont à faire, mais plutôt de penser pour mieux comprendre ce à quoi ils ont affaire. Il s'agit d'aider à discerner les enjeux réels auxquels les hommes, la société et le monde sont confrontés. Ce « penser » ne peut se réaliser en dehors des réalités du monde, bonnes ou mauvaises. Prendre le temps de discerner les réalités qui nous entourent, c'est peut-être, d'une certaine

manière, aider notre monde à devenir libre. C'est une manière de dire à ceux que nous rencontrons : « Va, ta liberté, maintenant éclairée et raisonnable, t'a sauvé ! ».

N'ayons pas peur des questions qui gênent au risque de n'avoir jamais fini de répondre :

- en quoi consiste la mission de l'Église ?
- que restera-t-il alors de la foi chrétienne aujourd'hui ?

■ UNE HOSPITALITÉ QUI SE VEUT MÉDIATRICE ET CRÉATRICE

Dans *Le christianisme comme style*, Christoph Theobald parle de « style » pour exprimer cette manière d'être de ce Nazaréen, ce Dieu au contact du monde. Ce style médiateur n'a rien d'une mode immédiate, passagère, éphémère. Au contraire, il est un mode d'être, celui du Nazaréen. Ce style consiste à se dessaisir de soi-même pour accueillir l'autre. Il caractérise l'hospitalité du Nazaréen envers tout homme. Cette hospitalité du Nazaréen spécifie bien notre mission apostolique au contact de la société. Pour dire Dieu le mieux possible aujourd'hui, notre mission est peut-être de

nous intéresser à ce style, à cette posture, à cette manière d'être du Nazaréen. La mission de l'Église nécessite alors une démarche hospitalière pour se laisser sans cesse interroger par les mouvements de la culture contemporaine.

Cependant, cette hospitalité n'a rien d'un réceptacle passif des diverses formes de vie. L'excellence qualitative et non hiérarchique de ce style se caractérise par sa capacité à engendrer, auprès de toute personne rencontrée, la vie et la liberté. Elle est une force créatrice de liberté propre. Elle a pour but de devenir le lieu ou l'occasion de faire émerger une liberté humaine et sensée chez toute personne qui a en elle cette foi en la vie et qui saisit bien qu'elle peut faire ce choix, ce « saut » en la vie. Ce style invite et stimule tout homme à faire ce « saut » en une vie sensée, une vie qui génère la vie en soi et autour de soi. Ce style ne ressemble en rien à une hospitalité naïve et passive qui se contenterait d'accueillir immédiatement, sans discernement, tout élément du monde, en fermant les yeux et en avalant béatement l'idée que tout

ce qui est nouveau, jeune, pauvre, étranger ou riche, est forcément juste, bon, vrai et réussi... Au contraire, la mission de l'Église est une véritable tâche de médiation-crédation. Comme le rappelle Merleau-Ponty, la peinture moderne nous enseigne que la « vision du peintre n'est plus regard sur un dehors »¹, un regard passif, décrivant, copiant, imitant le dehors. Mais c'est une tâche active car elle vise à faire ressortir « cette genèse secrète et fiévreuse des choses dans notre corps »². Elle vise à faire ressortir les choses qu'on ne voit pas forcément à l'œil nu. Ainsi, la mission de l'Église, tel un peintre, n'est plus un art de l'imitation³. Cézanne ne recopie pas. Il peint plutôt « la matière en train de se donner forme »⁴. En Dieu, notre tâche est de faire germer le Sens à partir des différents et permanents conflits de notre société. Ce Sens est une exigence qui nous précède et qui n'est pas prédéterminée, d'où notre responsabilité. Il se manifeste à nous, peu à peu, à travers les réalités nouvelles de notre vie. Son épiphanie se réalise à travers notre histoire.

1. Merleau-Ponty Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 69.

2. Merleau-Ponty Maurice, *op. cit.*, p. 30.

3. Theobald Christoph, *Le christianisme comme style*, « Ouverture », tome I, Paris, Cerf, 2007, p. 20.

4. Merleau-Ponty Maurice, *Sens et Non-Sens*, Paris, Gallimard, 1948, (nouvelle édition : 1996), p. 18.

■ EN QUOI CONSISTE LA MISSION DE L'ÉGLISE ?

L'obéissance au réel, comme mission de l'Église dans le monde, ne ressemble en rien à la restitution des données immédiates du monde. Elle est bien plus : elle a la volonté d'aider à révéler l'état naissant du monde, de manifester le monde « se faisant ». La mission de l'Église est de révéler le « se faisant » du monde. Ainsi, l'Église adopte l'attitude créatrice du Nazaréen. Elle révèle et manifeste un quiconque se faisant : « Ma fille, ta foi t'a sauvée » (Mc 5, 34). Son hospitalité est un accueil mais aussi une tâche qui a pour rôle de susciter toute liberté humaine qui serait encore à l'état de « possible ultime ». À l'image de Dieu, elle ne « veut » pas à la place des hommes. À l'image de Dieu, elle ne fait que solliciter la liberté des hommes pour qu'ils fassent le choix de donner sens à la vie. Car nous croyons que toute créature est promise à un tel accomplissement de Sens. Nous croyons que chaque être humain est fils de cette promesse de Sens et non un être promis à rien.

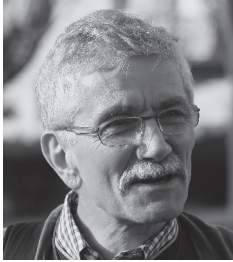
■ QUE RESTERA-T-IL DE LA FOI CHRÉTIENNE ?

Si nous nous sentons appelés à vivre ce style, à solliciter les libertés humaines pour qu'elles se veuillent elles-mêmes, alors nous avons peut-être reçu gracieusement ce moment intime, cette foi en Jésus-Christ. Cette foi en Jésus-Christ n'apporte pas de surplus salutaire. Elle est simplement, humblement, le désir non mérité d'être en mission en Jésus-Christ. Ainsi, la Vérité n'est plus une idée, elle devient une tâche, une posture, une mission.

- À la suite de Jésus-Christ, saurons-nous susciter, éveiller la liberté de tout homme que nous rencontrerons ?

- À sa manière, saurons-nous toucher le monde, non pour le saisir, mais pour l'embellir, embellir tout ce qu'on touche, et cela en Jésus-Christ ?

Peut-être nous sommes-nous sentis appelés à faire ainsi ? Et si sentir cela, c'était ne jamais avoir fini de comprendre qu'on ne reçoit de Dieu que des choses à offrir.



DE L'ENFOUISSEMENT À DES ACTES DE PAROLE

Par Yves Petiton

Yves est prêtre de la Mission de France et membre de l'équipe de mission d'Ivry. Il est responsable du service Recherche-formation.

Quand je dis à des chrétiens que je suis prêtre au travail, il est fréquent que mon interlocuteur me demande si mes collègues savent que je suis prêtre. Ce questionnement a souvent été résumé dans une opposition entre logique d'enfouissement et son opposé qui serait ... dire. Dire quoi ? Dire que je suis prêtre ? Croyant ? ...

Je voudrais interroger cette opposition entre deux postures qui ne me semblent pas rendre compte de ce qui est en jeu aujourd'hui. Après avoir tâtonné pour exprimer cette conviction, je me résous à partir de mon expérience personnelle, espérant donner à d'autres à penser pour leur propre route. Dans le secteur médico-social où j'ai démarré en 1980 comme médecin en Protection maternelle et infantile, dans le quartier des Minguettes à Vénissieux, un collègue assistant social m'a ques-

tionné « Qu'est-ce que l'Eglise vient récupérer en envoyant un prêtre dans ce milieu-là ? » Ma présence était analysée comme une stratégie de conquête auprès de familles pauvres et donc vulnérables, pour récupérer une influence perdue. Je ne m'étais pas présenté comme prêtre mais une voisine d'immeuble travaillait dans la circonscription d'action sociale. Elle m'avait annoncé ! Chez mon collègue, il y avait une allergie à la foi chrétienne, alimentée par l'opposition politique supposée entre les milieux ouvriers et immigrés et l'Eglise assimilée aux milieux aisés conservateurs.

Or, quelques temps plus tard, l'équipe du centre s'est trouvée prise dans une impasse. Les locaux étaient municipaux et le personnel dépendait des services de l'État (c'était avant la décentralisation de 1983). La DDASS promettait une création de poste quand nous aurions de nouveaux locaux et la ville promettait un déménagement quand nous aurions ce poste. Exaspérés d'attendre en vain, nous avons décidé de faire grève et j'ai été désigné comme porte-parole pour exposer notre revendication par une intrusion au conseil municipal. Cet engagement fut mon visa d'entrée dans mon milieu de travail !

Trente ans plus tard, travaillant à temps partiel dans un institut médico-pédagogique, je n'ai pas décliné toute mon identité en entrant. Au bout de quelques semaines, au fil des conversations, j'ai été questionné sur ce que je faisais par ailleurs. J'ai dit que j'étais prêtre. Pour nombre de mes collègues, éducateurs de jeunes enfants, cela n'a rien évoqué. Ni image positive, ni image négative. Trentenaires pour la plupart, ils sont ailleurs, le christianisme ne fait plus partie du paysage. Seule une collègue m'a parlé, quelques temps après, d'un prêtre ouvrier que ses parents avaient connu.

Entre ces deux périodes, il y a ce que Danièle Hervieu-Léger nomme l'exculturation du christianisme. La foi, mais surtout la pratique religieuse chrétienne, ses codes, ne font plus sens. Elle est plus inconnue qu'inquiétante. Quoique, depuis l'exacerbation des fondamentalismes, la foi religieuse, toujours aussi mal connue, fasse repoussoir.

Faut-il se taire ? Revendiquer une identité ? Il me semble que le défi est d'abord de prendre part à la conversation dans la vie ordinaire, comme dit Madeleine Delbrêl, et d'y vivre une quête d'humanité. Dans cette recherche, la foi se vit là où

on ne l'attend pas. C'est un compagnonnage où nous sommes appelés à parler de ce qui nous fait vivre comme les autres, au fil de l'eau, au gré des événements. Chacun, nous essayons de marcher humblement, d'être habités de l'intérieur par Celui qui est venu partager notre humanité. Les choix que nous posons, notre manière de traiter nos collègues, nos chefs, les clients ou les usagers que nous servons, tout cela parle pour nous. Nous ne savons pas par avance quand nous serons amenés à dire ce qui nous fait vivre. Ni où ni quand un témoignage surgira.

Un jour, devant les difficultés rencontrées avec une enfant, je me suis exclamé « Je n'y crois plus ». La surprise de ma collègue devant ce cri m'a révélé mon incroyance pratique et c'est l'échange entre collègues à propos de cette jeune qui m'a fait redevenir homme de foi ! La foi n'est pas d'abord un contenu mais une ouverture qui repose sur une promesse entendue.

Ces dernières années, j'ai été amené à « parler l'Évangile » ou plus exactement la Bible comme Parole de vie. Lors de dialogues, questionné sur un personnage biblique (Judas, Satan, Moïse, ...) ou

sur la lecture que je faisais d'un passage connu de la Bible, j'ai alors choisi de raconter des histoires... Une histoire biblique. Pour moi ces récits font partie d'une culture humaniste qui n'appartient pas qu'aux croyants. J'ai le sentiment que les récits bibliques sont des perles qui recèlent des richesses anthropologiques qui peuvent nourrir largement au-delà du cercle des affiliés et ouvrir des espaces de cheminement. En outre, dans l'univers sécularisé et pluri-religieux actuel, je ressens la nécessité de rendre compte de la particularité du visage du Dieu de Jésus-Christ. Le défi est, me semble-t-il, de dire cette spécificité et en même temps, de la situer à côté d'autres démarches croyantes. Une façon de reconnaître que nous ne revendiquons aucun monopole religieux et de situer notre démarche de foi en dialogue avec d'autres traditions religieuses. Une parole de témoin et non d'enseignant.

La lecture des textes provoque une mise en travail de nos représentations. Elle nous provoque à réinterroger les fausses évidences sur ce qu'est être humain aujourd'hui, elle apporte un éclairage dans notre tâtonnante aventure humaine commune.

Le dilemme n'est pas de dire ou de se taire. J'essaie

de prendre part à la conversation entre humains, entre « chemineux », entre marcheurs cherchant leur chemin pour devenir humains ensemble les uns grâce aux autres. Je le fais avec ce que j'ai reçu comme bagage, la foi de l'Eglise. Je cherche à l'engager là où je suis car je suis convaincu qu'elle ouvre un chemin dans des situations d'impasse.

Risquer une confiance en l'autre, croire en un à-venir incertain, l'ouvrir par mes choix ou par mes refus d'un repli, ... Mon travail est un service de la parole, parole des parents sur cet enfant déroutant qui peine à apprendre, service de la communication entre les différents acteurs de soins. Souci d'en-visager l'enfant dans sa globalité alors que nos outils techniques peuvent le dé-visager par une approche morcelée par organes. Patiente écoute du corps qui parle « quand les mots n'ont plus de voix », comme l'exprime si poétiquement un chant. Service de mise en relation entre nous pour favoriser la communication entre professionnels, souci d'harmoniser nos interventions pour éviter un morcellement des approches ou une rivalité des intervenants.

L'interpellation vigoureuse de Jean Toussaint

« N'êtes-vous pas devenus muets (sur Dieu) à force d'avoir assimilé la sécularisation ambiante ? » m'a bousculé. « Un seul renvoie à lui-même, plusieurs peuvent renvoyer à une inspiration commune, à une source vive. », disait l'un de nous. S'agit-il de parler de Dieu ou bien de risquer une parole qui, à travers des gestes, des choix, des pratiques, des rendez-vous communautaires, laisse entendre une référence extérieure, une présence, un appel qui nous sort de nos impasses ? Dans les Evangiles, Jésus ne cesse de renvoyer au Père. Il exprime un compagnonnage concret mais se manifeste en relation avec celui qu'il nomme son père et qu'il présente comme « votre » père. Il fait entendre une présence agissante, une parole qui libère et qui guérit. Il est parole en actes. Nous sommes appelés à en être disciples et témoins pour faire signe.



PASSE EN MACÉDOINE, VIENS À NOTRE SECOURS

(ACTES 16, 9)

Par Pierre Chamard-Bois

Pierre Chamard-Bois est membre de l'équipe de Basse-Bretagne. Il est à la retraite d'une activité de formateur en informatique. Il consacre son temps à l'accompagnement de groupes de lecture de la Bible en Bretagne et à la recherche en théologie. Il est en responsabilité dans plusieurs associations de dialogue inter-religieux, de rencontre entre spiritualités différentes, de mise en valeur du patrimoine religieux breton.

Le livre des Actes des Apôtres ne raconte pas d'abord la naissance historique et géographique de l'Église au premier siècle. Sur fond de carte géographique du Bassin Méditerranéen et d'événements d'histoire, il propose aux lecteurs de toutes époques de découvrir comment l'Évangile peut être entendu en d'autres cultures que celle où il est apparu. C'est ainsi qu'il ne nous dit rien de l'ensemble des apôtres comme son nom pourrait le suggérer. Il privilégie trois personnages, l'Esprit Saint, Pierre et puis surtout Paul (qui n'appartient pas aux Douze) mis en scène dans diverses situations significatives.

Nous allons voir un récit éloquent : le passage à la culture gréco-romaine, à partir du chapitre 16. Il me semble que ce passage permet de caractériser

aujourd'hui la manière d'envisager la mission dont est porteuse la CMDF.

UN VERROU À FAIRE SAUTER

Dans le chapitre 15, une rencontre décisive est racontée, souvent nommée Concile de Jérusalem. Une question essentielle y est posée : faut-il circoncrire les païens (non-juifs) convertis par la proclamation de l'Évangile, et les obliger à observer la loi de Moïse ? L'apôtre Pierre a été préparé à cette question par l'Esprit qui l'a amené à reconnaître la conversion du centurion Corneille et de sa maisonnée (Ac 10). Il prend fait et cause pour Paul en répondant négativement à la question : « Pourquoi tenter Dieu en imposant un joug sur la nuque des disciples que ni nos pères, ni nous-mêmes, n'ont eu la force de supporter ? Mais par la grâce du Seigneur Jésus nous croyons être sauvés de la même manière qu'eux. » (Ac 15, 11) Quel renversement ! Ce sont les païens convertis qui deviennent la norme : « de la même manière qu'eux ». L'assemblée prépare une lettre circulaire pour en informer les diverses églises que Paul avait suscitées. Un verrou est levé, mais l'essentiel reste à faire : non plus

annoncer l'Évangile à partir d'Israël, par extension de l'annonce à des Juifs dans des synagogues, mais au cœur même d'une autre culture. Non plus une mission des parvis, dirions-nous, mais une mission au cœur du monde.

⁶ Ayant été empêchés par le Saint-Esprit de dire la parole dans l'Asie, Paul et Silas traversèrent la Phrygie et le pays de Galatie.

⁷ Arrivés près de la Mysie, ils tentaient de se rendre dans la Bithynie ; mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. ⁸ Alors ayant traversé la Mysie, ils descendirent à Troas.

Paul et Silas – la mission est affaire de binôme pour éviter que l'envoyé ne se prenne pour l'envoyeur – sont amenés par des interdictions successives à Troas, au bord de la mer, face à la Macédoine qui est en Grèce. Il y a là un renversement étonnant : ce n'est plus, comme précédemment dans les Actes, l'Esprit qui mène directement les affaires. Comme s'il leur disait : vous n'avez plus rien à faire en Asie Mineure où Paul, jusque-là, avait suscité des Églises. Mais il n'indique pas un nouveau champ de mission : il amène en un lieu où peut être entendu un appel.

⁹ Pendant la nuit, Paul eut une vision : un homme macédonien, était debout, le priant en disant : "Passe en Macédoine, secours-nous."

¹⁰ Comme il avait vu la vision, nous avons cherché aussitôt à partir pour la Macédoine, en déduisant que le Seigneur nous appelait à leur annoncer la Bonne Nouvelle.

La vision de Paul est celle d'un Macédonien qui appelle au secours, et non celle de l'Esprit ou du Seigneur qui les enverraient en Macédoine. Ce n'est que dans un second temps que Paul et Silas ont compris que, par le truchement de ce Macédonien, le Seigneur les appelait à annoncer l'Évangile aux Macédoniens. Il y a là un véritable renversement dans la façon d'aborder la mission, qui sera confirmé par un autre récit au chapitre 17 : Paul à l'agora d'Athènes. Il s'agit de proposer à entendre l'Évangile à partir de la culture de ceux à qui on s'adresse et qui ne connaissent pas la tradition juive, pour nous une tradition religieuse. Cela suppose, et nous sommes invités à le reconnaître, que ces cultures aient en elles, le plus souvent cachée

ou oubliée, une aspiration au salut qu'elles ne peuvent honorer : « Viens à notre secours ».

■ CHANGEMENT D'ORBITE

La suite du texte va le faire apparaître sous deux formes : l'hospitalité offerte par Lydie, la marchande de pourpre, et le geôlier de la prison où Paul et Silas se retrouvent, accusés de déstabiliser l'ordre établi.

¹¹ Ayant pris le large depuis Troas, nous avons filé tout droit vers Samothrace, et le lendemain vers Néapolis. ¹² De là vers Philippes, qui est la première ville d'un district de Macédoine et une colonie.

Le texte souligne, dans cette description apparemment sans intérêt particulier, que nous avons basculé dans un autre univers : Néapolis signifie « ville nouvelle » en grec. Philippes est la capitale d'un district grec¹. C'est une colonie romaine. Nous voici, avec Paul et Silas, sur une autre orbite : celle du monde gréco-romain. Nous venons de quitter

1. Ce qui est erroné historiquement, mais qui permet de signaler une entrée dans cet autre univers.

l'orbite dans laquelle nous étions dans la première partie du livre des Actes, structurée par la diaspora juive, à partir de Jérusalem. C'est une étape décisive de ce qui était signalé à propos de Paul, dès sa conversion : « Celui-ci est un vase choisi pour moi en vue de porter mon Nom devant les nations (païennes), les rois et les fils d'Israël. » (Ac 9, 15) Mais ces deux univers évoqués sont-ils étanches ? Le texte va nous faire entendre que la source du désir de salut présent chez les païens a un lien avec la tradition juive.

¹³ Le jour du sabbat, nous sommes sortis hors de la porte, vers une rivière où nous pensions que se trouvait un lieu de prière. Nous étant assis, nous avons parlé aux femmes qui étaient rassemblées. ¹⁴ Et une femme, nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, craignant Dieu, écoutait.

Le lieu est significatif : hors de la ville, près d'un point d'eau. Dans la Bible, en un tel lieu, un homme et une femme se rencontrent (Moïse et

Séphora, Jacob et Rachel, David et Bethsabée, Jésus et la Samaritaine, parmi d'autres figures de l'Époux et de l'Épouse) : ici Paul et Lydie. Auprès de cette « source », des femmes se rassemblent. Cela se passe un jour de sabbat, mais pas dans une synagogue. Qui est Lydie ? Elle est craignant-Dieu, c'est-à-dire non juive mais ouverte à la tradition juive. Elle vient d'Asie Mineure mais n'y habite pas. Elle est marchande de pourpre, précise aussi le texte : elle fournit la couleur des rois² ou de leurs représentants.

Voilà donc une « synagogue » de femmes, près d'un lieu source, discrètement présente aux abords d'une ville païenne.

¹⁴ [...] Le Seigneur lui ouvrit le cœur, amenée par ce que disait Paul. ¹⁵ Lorsqu'elle fut baptisée, avec sa maison, elle (nous) pria disant : "Comme vous me jugez croyante au Seigneur, entrez dans ma maison, et restez-y". Et elle nous contraignit.

Ces versets, irréalistes d'un point de vue historique, disent de belles choses : ce ne sont pas les

2. Cf. Ac 9, 15 cité plus haut.

paroles de Paul qui ouvrent le cœur de Lydie, mais bien le Seigneur. Ce que dit Paul amène auprès du Seigneur. Elle est de ce fait baptisée sur le champ, le baptême faisant signe de cette ouverture du cœur. Elle est baptisée avec sa maison : le baptême est rarement un acte individuel³ : il s'inscrit dans une communauté.

L'AFFRONTMENT AU DÉMON

L'événement aurait pu rester discret. Mais une figure diabolique apparaît immédiatement pour attaquer l'œuvre d'annonce :

¹⁶ Il advint, comme nous nous rendions au lieu de prière, qu'une petite servante, qui avait un esprit python et qui procurait un grand profit à ses maîtres en rendant des oracles, vint à notre rencontre.

On pense tout de suite à une allusion à la Pytho-nisse de Delphes et ses oracles, sur un site où un

serpent monstrueux habitait une grotte. L'allusion au serpent de la Genèse est aussi pertinente. Paul va s'affronter au mal comme Jésus eut maille à partir avec le diable après le baptême.

¹⁷ Elle nous escortait, Paul et nous. Elle criait, disant : "Ces humains sont les serviteurs du Dieu Très-Haut, et ils vous annoncent la voie du salut". ¹⁸ Elle fit cela pendant de nombreux jours. Excédé, Paul, se retournant, dit à l'esprit : "Je t'ordonne, dans le nom de Jésus-Christ, de sortir d'elle". Et il sortit à l'heure même.

On reconnaît ici un motif évangélique : un esprit impur s'en prend à Jésus en le traitant de Fils du Très-Haut⁴. Celui-ci le chasse. De la même façon, l'esprit fait dire à la servante quelque chose qui semble vrai, concernant Paul et Silas. Mais, et c'est décisif, il s'agit d'un oracle et non d'une proclamation. Dans un oracle, la parole n'est pas engagée, elle est seulement transmise et elle donne lieu à rétribution. La proclamation de l'Évangile est d'un

3. Cf. le baptême de Corneille et de sa maison. Il en sera de même avec le geôlier, plus loin.

4. Par exemple *Marc* 5, 6, en terre païenne.

autre ordre : celui qui l'annonce y engage sa propre vie en toute gratuité.

DANS LES BAS-FONDS DE LA CITÉ

¹⁹ Les maîtres de la servante, voyant qu'était parti tout espoir de profit, se saisirent de Paul et de Silas, et les traînèrent vers la place publique devant les magistrats. ²⁰ Et les ayant amenés aux stratèges, ils dirent : "Ces humains jettent le trouble dans notre ville ; ce sont des Juifs, ²¹ qui annoncent des coutumes qu'il ne nous est permis ni d'accueillir ni de pratiquer, à nous qui sommes Romains".

Voilà nos deux apôtres projetés au cœur de la ville païenne, sur une accusation pertinente pour nous lecteurs : la mission consiste-t-elle à annoncer des coutumes, des manières de croire, une théologie, élaborées dans l'orbite religieuse chrétienne ? Ils sont donc brutalement accusés d'être là d'où ils sortaient : dans l'orbite juive. Les autorités romaines les arrêtent, les font fouetter et jeter au fond de la prison.

²⁵ Vers le milieu de la nuit, Paul et Silas priaient et chantaient les louanges de Dieu, et les prisonniers les écoutaient. ²⁶ Soudain il advint un grand tremblement de terre, en sorte que les fondements de la prison en furent ébranlés ; aussitôt, toutes les portes s'ouvrirent, et tous les liens se détachèrent.

Si nous nous détachons d'une lecture littérale, nous lisons l'effet de libération d'une parole qui fait entendre le divin auprès de prisonniers : un bouleversement qui ébranle les prisons dans lesquelles les humains sont enfermés, celles de leur fonction sociale, de la peur, de l'idolâtrie, de la violence.

²⁷ Le geôlier se réveilla et, lorsqu'il vit les portes de la prison ouvertes, il tira son épée et allait se tuer, pensant que les prisonniers s'étaient échappés. ²⁸ Mais Paul cria d'une voix forte : "Ne te fais rien de mal, nous sommes tous ici". ²⁹ Alors le geôlier, ayant demandé de la lumière, se précipita, et se jeta tout tremblant aux pieds de Paul et de Silas ; ³⁰ les ayant menés dehors, il dit : "Mes seigneurs, que dois-je faire pour être sauvé ?"

³¹ Ceux-ci dirent : "Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison" ³² Et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur, avec tous ceux qui étaient dans sa maison.

Le geôlier est tellement prisonnier de sa fonction que devant cette situation, il pense au suicide. Mais, au fait, qu'a pu voir le geôlier sans lumière ? Le texte nous parle d'une autre lumière : « Que dois-je faire pour être sauvé ? » Si les prisonniers ont expérimenté le salut par l'écoute inopinée des prières de Paul et Silas, lui appelle au secours. Voilà donc le Macédonien de la vision de Paul ! L'annonce du Seigneur Jésus, qui n'était pas explicitée pour Lydie, n'est pas ici réservée à Paul mais aux deux apôtres.

Ensuite le récit nous raconte comment le geôlier les emmène chez lui, les soigne, est baptisé sur l'heure avec sa maison et leur offre à manger. Nous ne développerons pas ici tous les échos possibles avec un chemin de foi. Par exemple, la figure diaconale associée au geôlier.

ROMAIN AVEC LES ROMAINS

³⁵ Quand il fit jour, les stratèges envoyèrent les licteurs pour dire (au geôlier) : "Relâche ces humains". ³⁶ Et le geôlier annonça la chose à Paul : "Les préteurs ont envoyé dire de vous relâcher ; maintenant donc sortez, et allez en paix". ³⁷ Mais Paul leur dit : "Après nous avoir battus de verges publiquement et sans jugement, nous qui sommes Romains, ils nous ont jetés en prison, et maintenant ils nous font sortir en secret ! Il n'en sera pas ainsi. Qu'ils viennent eux-mêmes nous libérer."

Toute l'administration romaine s'y met : les stratèges, les licteurs, les préteurs. Nous sommes bien dans l'orbite romaine ! Et la meilleure, dans la bouche de Paul, « nous qui sommes Romains » (cf. v. 21). Ce qui est vrai : à partir de maintenant, Paul en référera à sa qualité de citoyen romain et non plus de juif. Voilà quelque chose d'essentiel : romain avec les Romains. C'est de l'intérieur de ce monde gréco-romain qu'il sera amené à faire entendre la Parole. Elle aura un effet comparable à ce qu'elle fut dans le monde juif : déstabiliser les

institutions bien établies, extérieures et intérieures aux humains.

Les autorités effrayées enjoignent Paul et Silas de quitter la ville : Paul y était habitué quand, auparavant, il se faisait jeter des synagogues. « Quand ils furent sortis de la prison, ils entrèrent chez Lydie et, après avoir vu et exhorté les frères, ils partirent. » Désormais, deux fleurs de fraternité en Christ se sont ouvertes : chez Lydie et chez le geôlier, aux marges et au cœur d'une colonie romaine sise en Grèce.

PROLONGEMENTS

Ce texte, qui dit l'aventure de l'Évangile proclamé aux nations, est d'une actualité extraordinaire. Il me permet d'entendre la pertinence aujourd'hui de ce qu'est la posture missionnaire de la CMDF, d'abord à l'écoute des appels de notre monde, dans ses cultures et ses langues, et aussi comme interrogeant ses fondations au point de les « séismer ». L'Évangile n'est agrafé à aucune culture : il vient les interroger, toutes, au lieu de leurs fondations et de leurs inspirations.

Les deux figures de Lydie et du geôlier sont complémentaires. Elles disent des choses un peu différentes. Dans son histoire, la MDF a été amenée à envoyer au cœur du monde, avec une perspective de libération telle qu'elle est évoquée dans la prison de Philippes. Mais il y a aussi Lydie et les siennes, plus aux marges. Ces figures féminines exprimant peut-être ce qui, tourné vers l'origine, est à distance des constructions humaines. Elles disent l'attente secrète de reconnaissance d'une Parole qui viendra à elles, déjà toutes prêtes à l'accueillir. Où sont les lieux-sources, en notre temps, où trouvons-nous l'hospitalité incontournable de Lydie et des siennes ? Quelle place leur faisons-nous dans notre Communauté ?



LA MISSION DANS LA JOIE DE L'ÉVANGILE

(*EVANGELII GAUDIUM*¹, EG)

Par Alain le Négrate

Jorge Bergoglio avait impressionné les cardinaux par la teneur de son discours lors de leur congrégation générale avant d'entrer en conclave². Son intervention portait déjà le titre "*La joie de l'Évangile*", emprunté à Paul VI³ et à nouveau cité dans l'Exhortation :

Retrouvons et augmentons la ferveur, " la douce et réconfortante joie d'évangéliser, même lorsque c'est dans les larmes qu'il faut semer [...] Que le monde de notre temps qui cherche, tantôt dans l'angoisse, tantôt dans l'espérance, puisse recevoir la Bonne Nouvelle, non d'évangélistes tristes et découragés, impatientes ou anxieux, mais de ministres de l'Évangile dont la vie rayonne de ferveur, qui ont les premiers reçu en eux la joie du Christ. " (EG n. 10)

1. Benoît XVI a convoqué la XIII^{ème} Assemblée générale ordinaire du Synode des Évêques – du 7 au 28 octobre 2012 – sur le thème : *La nouvelle évangélisation pour la transmission de la foi chrétienne*. Le pape François a écrit *La joie de l'Évangile* à la suite du Synode, une Exhortation apostolique datée du 24 novembre 2013.

2. Intervention rendue publique par le cardinal Jaime Ortega à la Havane, dans une homélie après l'élection du nouveau pape.

3. Paul VI *Evangelii nuntiandi*, 8 décembre 1975, n. 80

■ LES PÉRIPHÉRIES EXISTENTIELLES

« Au lieu d'être seulement une Église qui accueille et qui reçoit en tenant les portes ouvertes, efforçons-nous d'être une Église qui trouve de nouvelles routes, qui est capable de sortir d'elle-même et d'aller vers celui qui ne la fréquente pas. »⁴

Cela demande audace et courage. Contre l'attitude des pasteurs à leur guichet ou encore des « théologiens de bureau » (EG n. 133), la lettre apostolique invite à " sortir " car la joie « a toujours la dynamique de l'exode et du don. » (EG n. 21) :

Sortons, sortons pour offrir à tous la vie de Jésus-Christ. Je répète ici pour toute l'Église ce que j'ai dit de nombreuses fois aux prêtres et laïcs de Buenos Aires : je préfère une Église accidentée, blessée et sale pour être sortie par les chemins, plutôt qu'une Église malade de la fermeture et du confort de s'accrocher à ses propres sécurités. Je ne veux pas une Église préoccupée d'être le centre et qui finit renfermée dans un enchevêtrement de fixations et de procédures. Si quelque chose doit saintement nous préoccuper et inquiéter notre conscience, c'est que tant de nos frères vivent sans la force, la lumière et la consolation de l'amitié de Jésus-Christ, sans une communauté de foi qui les accueille, sans un horizon de sens et de vie. (EG n. 49)

« L'Église est appelée à sortir d'elle-même et à aller dans les périphéries, les périphéries géographiques mais également existentielles : là où réside le mystère du péché, la douleur, l'injustice, l'ignorance, là où le religieux, la pensée, sont méprisés, là où sont toutes les misères. »⁵

4. Etudes, Octobre 2013, interview du pape par Antonio Spadaro, s.j. en août 2013

5. Intervention du cardinal Bergoglio au pré-conclave en mai 2013

Le pape engage une transformation missionnaire de l'Église (EG ch. 1). A l'évidence, la nouvelle étape évangélisatrice va à l'encontre des tenants d'une Église auto-référentielle car elle passe par une " décentralisation salutaire " (EG n. 16) :

J'imagine un choix missionnaire capable de transformer toute chose, afin que les habitudes, les styles, les horaires, le langage et toute structure ecclésiale deviennent un canal adéquat pour l'évangélisation du monde actuel, plus que pour l'auto- préservation.
(EG n. 27)

■ UNE ÉGLISE PAUVRE POUR LES PAUVRES

L'inspiration du pape argentin vient de son expérience avec les pauvres. Il est convaincu qu'ils sont à la fois les destinataires privilégiés de l'Évangile (EG n. 48) et les premiers évangélisateurs :

Je désire une Église pauvre pour les pauvres. Ils ont beaucoup à nous enseigner. En plus de participer au *sensus fidei*⁶, par leurs propres souffrances ils connaissent le Christ souffrant. Il est nécessaire que tous nous nous laissions évangéliser par eux. (EG n. 198)

La générosité ordinaire des pauvres doit attirer l'attention spirituelle (EG n. 200) jusqu'à prendre en compte la force de la piété populaire :

Je pense à la foi solide de ces mères au pied du lit de leur enfant malade qui s'appliquent au Rosaire bien qu'elles ne sachent pas ébaucher les phrases du Credo. [...] Ce sont les manifestations d'une vie théologique animée par l'action de l'Esprit Saint qui a été répan-

6. Le sens de la foi - *sensus fidei* - est un instinct spirituel qui permet aux croyants de reconnaître, au milieu des opinions diverses, la voix authentique du Christ.

du dans nos cœurs. (cf. *Rm* 5, 5) » (EG n. 125)

On peut dire que “ le peuple s'évangélise continuellement lui-même ”. D'où l'importance particulière de la piété populaire, expression authentique de l'action missionnaire spontanée du Peuple de Dieu. (EG n. 122)

De la foi découle l'engagement contre l'ordre économique mondial pour la promotion intégrale des pauvres – non pas l'assistanat (EG n. 204) :

De notre foi au Christ qui s'est fait pauvre, et toujours proche des pauvres et des exclus, découle la préoccupation pour le développement intégral des plus abandonnés de la société. (EG n. 186)

De même que le commandement de “ ne pas tuer ” pose une limite claire pour assurer la valeur de la vie humaine, aujourd'hui, nous devons dire “ non à une économie de l'exclusion et de la disparité sociale ”. Une telle économie tue. Il n'est pas possible que le fait qu'une personne âgée réduite à vivre dans la rue, meure de froid ne soit pas une nouvelle, tandis que la baisse de deux points en Bourse en soit une. Voilà l'exclusion. (EG n. 53)

L'adoration de l'antique veau d'or (cf. *Ex* 32, 1-35) a trouvé une nouvelle et impitoyable version dans le fétichisme de l'argent et dans la dictature de l'économie sans visage et sans un but véritablement humain. (EG n. 55)

DISCIPLES-MISSIONNAIRES

Le terme de disciple-missionnaire⁷ employé par François exprime la dynamique du croyant

7. L'Exhortation apostolique cite souvent les travaux du CELAM, en particulier le document final de la V^{ème} Conférence générale du CELAM à Aparecida (Brésil, 2007). Le cardinal Bergoglio était l'un des secrétaires de cette assemblée. La notion de “disciples-missionnaires” (avec un tiret) apparaît dans le rapport final d'Aparecida.

sous l'emprise de " la joie de l'Évangile ". Il est à la fois le missionnaire poussé à la rencontre et le disciple enseigné, évangélisé par l'autre, croyant ou non :

Nous devons tous accepter que les autres nous évangélisent constamment. (EG n. 161)

L'Église n'évangélise pas si elle ne se laisse pas continuellement évangéliser. (EG n. 174)

Nous ne disons plus que nous sommes " disciples " et " missionnaires ", mais toujours que nous sommes " disciples-missionnaires ". (EG n. 120)

Le véritable missionnaire ne cesse jamais d'être disciple, il sait que Jésus marche avec lui, parle avec lui, respire avec lui, travaille avec lui. (EG n. 266)

La mission est une passion pour Jésus mais, en même temps, une passion pour son peuple. (EG n. 268)

Afin d'accueillir les fruits promis, les disciples-missionnaires sont envoyés les mains nues, car la mission « nous demande tout, mais elle nous offre tout ».

Bien que cette mission nous demande un engagement généreux, ce serait une erreur de la comprendre comme une tâche personnelle héroïque, puisque l'œuvre est avant tout la sienne. [...] L'initiative vient de Dieu, c'est " lui qui nous a aimés le premier " (1 Jn 4, 19).

Cette conviction nous permet de conserver la joie devant une mission aussi exigeante qui est un défi prenant notre vie dans sa totalité. Elle nous demande tout, mais en même temps elle nous offre tout. » (EG n. 12)

LA TERRE SACRÉE DE L'AUTRE

Comme l'amour, ou encore la foi, la joie ne se commande pas. On ne l'endigue pas, on peut seulement se préparer à l'accueillir, désencombré du confort :

Quand nous vivons la mystique de nous approcher des autres, afin de rechercher leur

bien, nous dilatons notre être intérieur pour recevoir les plus beaux dons du Seigneur. [...] Cette ouverture du cœur est source de bonheur, car “ il y a plus de bonheur à donner qu’à recevoir ” (Ac 20, 35). Personne ne vit mieux en fuyant les autres, en se cachant, en refusant de compatir et de donner, en s’enfermant dans le confort. Ce n’est rien d’autre qu’un lent suicide. (EG n. 272)

Les contemplatifs le savent : plus qu’une conversion, la mystique de la rencontre de l’autre apporte la guérison :

Il y a là la vraie guérison, du moment que notre façon d’être en relation avec les autres, en nous guérissant réellement au lieu de nous rendre malade, est une fraternité mystique, contemplative, qui sait regarder la grandeur sacrée du prochain, découvrir Dieu en chaque être humain. (EG n. 92)

Pour guérir de l’individualisme post-moderne et mondialisé (EG n. 67), du vide intérieur, de l’anonymat et de l’isolement (EG n. 2), on ne s’improvise pas sans préparation sur un chemin de santé et de joie :

L’Église devra initier ses membres - prêtres, personnes consacrées et laïcs - à cet “ art de l’accompagnement ”, pour que tous apprennent toujours à ôter leurs sandales devant la terre sacrée de l’autre (cf. Ex 3, 5). Nous devons donner à notre chemin le rythme salutaire de la proximité, avec un regard respectueux et plein de compassion mais qui en même temps guérit, libère et encourage à mûrir dans la vie chrétienne. (EG n. 169)

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économiste de la Communauté Mission de France, Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS
BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM

Prénom

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

Abonnement*

Réabonnement*

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• **Lettre aux Communautés ordinaire** **37 €**

de soutien **40 €**

• **Offre pour les moins de 35 ans non abonnés** **20 €**

Je fais un don de : €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : €